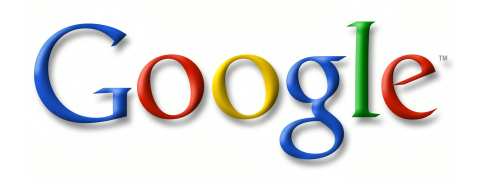
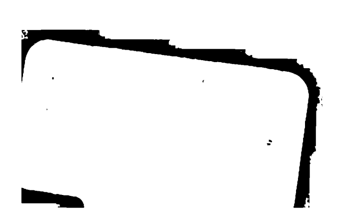






ESSAI HISTORIQUE

SUR

LES INVASIONS DES HONGROIS

EN EUROPE

Et spécialement en France.

ESSAI HISTORIQUE

Sur les Invasions

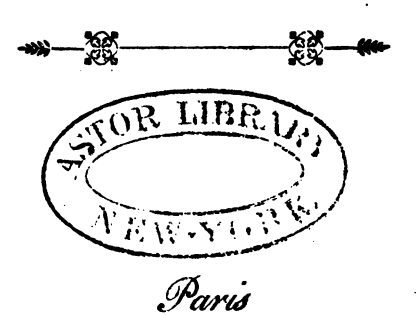
DES HONGROIS

EN EUROPE

ET SPÉCIALEMENT EN FRANCE

PAR

L. DUSSIEUX.

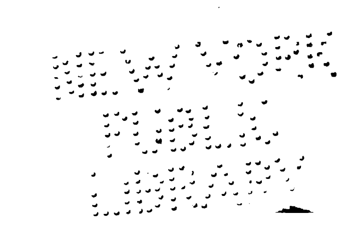


Paris

IMPRIMERIE DE DUCESSOIS

QUAI DES AUGUSTINS, 55.

1839



PROLÉGOMÈNES

I. On peut diviser en deux grandes périodes les invasions des Barbares dans l'Europe occidentale, pendant le moyen âge. La première, appelée la grande invasion, la seule dont on se soit longtemps occupé, eut lieu au cinquième siècle, et détruisit l'empire romain; la seconde, véritable découverte historique de notre époque, eut lieu du septième au dixième siècle, renversa l'empire de Charlemagne, amena l'établissement de la société féodale, en maintenant l'Europe dans cet état de trouble et de commotion qui précède toujours l'enfantement de toute so-

ciété. Les peuples qui ont fait la première invasion sont trop connus pour qu'on les rappelle ici ; ceux qui ont fait la seconde invasion sont les Arabes, les Slaves, les Northmans et les Hongrois. A chacun d'eux, une part dans le ravage. Les Hongrois [1] doivent apporter la dévastation dans les provinces intérieures, que leur éloignement de la mer avait préservées de la fureur des pirates northmans et africains. A chacun d'eux aussi leur part dans l'histoire. Il n'y a pas longtemps cependant qu'on commence à la leur faire. Northmans, Sarrasins et Hongrois sont trois noms synonymes pour les annalistes du moyen âge. Pour nos historiens, les uns, dépourvus de critique, ont copié les chroniqueurs du moyen âge, et n'ont fait qu'accréditer des erreurs ; les autres, méprisant les origines de notre histoire, ne s'en sont pas occupés. La mine était donc encore vierge lorsque MM. Reinaud, Desmichels et Depping sont venus l'exploiter.

M. Desmichels, par ses remarquables aperçus et ses recherches consciencieuses sur l'histoire du moyen âge, a rendu accessible une étude, inabordable avant lui ; M. Depping a traité l'histoire des invasions des Northmans ; M. Reinaud, celle des Sarrasins en France. Restait l'histoire des invasions des Hongrois ; les voies aplanies par les travaux de ces illustres savants, peut-être cet essai atteindra-t-il son but.

II. Les invasions des Hongrois ont eu moins de retentissement que les invasions des Sarrasins ; elles ont aussi laissé moins de traces dans les esprits, moins de traditions populaires. La principale cause de cette différence est religieuse. Les Sarrasins conquéraient autant pour répan-

[1] Desmichels, Hist. génér. du Moy. Age, II, 375.

dre leur foi que pour piller; les Hongrois, au contraire, ravageaient une contrée, seulement pour y faire du butin; la lutte avait moins d'importance. Il ne s'agissait, avec les Hongrois, que de repousser une horde de barbares; avec les Sarrasins, il s'agissait de sauver le christianisme; les Northmans fondaient sur le sol français, pour s'y établir et y vivre d'un pillage continuel et réglé. La lutte avait encore un motif grave : il fallait défendre le territoire. Qu'on ne s'imagine pas cependant que soixante années de ravages n'aient aucune importance dans l'histoire du dixième siècle; ce n'est qu'en étudiant tous ces éléments de chaos, de confusion, d'impossibilité d'ordre social, que l'on arrivera à comprendre cette étrange période des neuvième et dixième siècles et l'établissement de la féodalité. Or, les Hongrois ont contribué puissamment aux désordres de ces temps; seulement, dans ces guerres, ni la religion ni le territoire n'étant menacés, tous les événements se réduisant à des dévastations et des massacres, les invasions des Hongrois semblent avoir été absorbées dans les guerres avec les Arabes, que la poésie et l'histoire se sont plu à raconter, tandis que les chroniques disent à peine quelques mots sur les incursions hongroises.

III. La principale source de l'histoire de Hongrie est le livre du notaire anonyme du roi Béla. Cet auteur ne put écrire que d'après des traditions incomplètes; car pendant l'invasion des Mongols en Hongrie, sous le règne de Béla IV, une foule de documents furent détruits dans l'incendie de Bude. Aussi l'anonyme est loin d'être complet pour l'histoire des premiers siècles. De son temps, on ne tenait pas compte, l'on rougissait même de pareils événements. C'est dans les chroniques des pays dévastés par les Hongrois qu'il faut aller chercher la suite de leurs dépréda-

tions. A l'époque de la renaissance, *Bonfinius* [1] rassembla sans critique tous les documents de l'histoire de Hongrie. Ce qu'il dit au livre X des invasions des Hongrois est insuffisant. *Thurocs* [2], *Bongars* [3] et *Ranzanus* ne traitent pas ce sujet avec plus de détails. Le jésuite *Pray* [4] publia le premier ouvrage critique et complet sur l'histoire de Hongrie; mais dans cet excellent livre les invasions des Hongrois en France sont oubliées.

Katona [5], qui vient après lui, éclaircit encore une foule de faits obscurs ou douteux, fixa des dates incertaines, mais ne traita pas davantage l'histoire des invasions des Hongrois en France. Ce que ces deux derniers auteurs rapportent des ravages des Hongrois en Italie et en Allemagne, n'est pas entièrement complet; il restait dans les recueils de Muratori, pour l'Italie, de Pistorius, de Struvius, de Pertz, pour l'Allemagne, nombre de nouveaux renseignements. Quant à la France, les expéditions des Hongrois sont omises dans tous les historiens précédemment indiqués, et bien plus, dans les historiens français, même de notre époque, à peine est-il dit quelques mots sur deux ou trois de leurs invasions. Cependant les sources ne manquaient pas. Le recueil de Dom Bouquet, les histoires provinciales de Dom Calmet, Dom Vaissette, Dom Planchet, et *la Gallia christiana*, m'ont servi de base. Il y a de grandes difficultés à concilier toutes ces

[1] Rerum Hungaricarum decades quatuor, 1690; Colonia Agrippina, in-fol.

[2] Rerum Hungaricarum scriptores varii et chronica Hungarorum.

[3] Collection des historiens de Hongrie.

[4] Annales veteres Hunnorum, Avarum et Hungarorum; Vindobonæ, 1761, in-fol.

[5] Historia ducum et regum Hungariæ.

chroniques ; cependant, j'ai fait tous mes efforts pour les accorder et présenter un récit suivi ; j'ai tâché de bien indiquer l'itinéraire de chaque bande ; j'ai soigneusement recherché les monuments détruits dans chaque invasion. Peut-être la science de l'archéologie trouvera-t-elle dans ce mémoire quelques renseignements ; mais l'écueil que je n'ai pu surmonter, c'est la sécheresse.

En effet, les rômans du moyen âge ne peuvent fournir de nombreux détails, à cause de la confusion perpétuelle qui y règne. L'auteur, à chaque instant, prend les Sarrasins pour les Hongrois, les Hongrois pour les Northmans, et réciproquement.

Les chroniques, en général, sont un peu plus précises ; il y a bien quelques erreurs, mais on peut les redresser. En revanche, elles sont d'une sécheresse désespérante. *Les Hongrois ont ravagé l'Aquitaine*, ou *la Souabe*, ou *l'Italie*, et rarement le chroniqueur en dit davantage. Si par hasard il donne quelques développements à sa narration, c'est pour décrire des miracles, des histoires prodigieuses, lesquelles, bien que n'ayant guère d'importance historique, sont souvent curieuses pour l'étude des mœurs.

IV. Le nom de *Hongrois* vient de l'allemand *Ungern*, qui dérive lui-même du mot *oungor* ou *ouigour* [1].

Une source considérable d'erreurs, c'est la confusion et la multiplicité des noms donnés aux Hongrois dans le moyen âge. Les chroniqueurs les appellent *Huni*, *Hunni*, *Ungri*, *Ungeri*, *Ungari*, *Ungarii*, *Ungares*, *Humgari*, *Hungri* ; *Onogari*, *Hunugari*, *Hunnoguri*, *Unnogunduri*, *Onogouri*, *Uturguri*, *Cuturguri*, Ουγγροι, Ουγγαροι, Ουννοι, *Ouitigouri* *Wengri*, Παιοναι (ex Pannonia), Μεγερη (Madgyars).

[1] Klaproth, Discours hist. sur l'Asie.

Pour ces noms-là, il est bien certain que ce sont les Hongrois ou *Ouigours* qui sont ainsi désignés ; mais lorsqu'une chronique les appelle *Turci*, *Pagani*, *Agareni*, *Avari*, *Vandali*, il devient quelquefois difficile de savoir si la chronique a voulu parler des Turcs, des Vandales ou des Hongrois, des Northmans ou des Sarrasins ; car, souvent, tous ces peuples sont désignés par ces mêmes noms. Il faut alors que l'historien examine géographiquement et chronologiquement la question. Géographiquement, il est bien certain, par exemple, que les Sarrasins n'ont pas ravagé la Bavière, et que l'empereur Otton ne les a pas battus, à Augsbourg, en 955 ; il devient certain, alors, que les Agareni des *Annales sangallenses* sont de véritables Hongrois. L'auteur de l'histoire du monastère de Saint-Gall (Pertz, II, 119), dit formellement : « Ceux qui pensent que les Hongrois sont des *Agareni* se trompent beaucoup. » En effet, le nom d'*Agareni* veut dire descendants d'Agar, et est appliqué spécialement aux Arabes ; de même pour le mot *Pagani*. Le chroniqueur des Annales de Fulde a eu le soin de nous avertir qu'il prenait les Hongrois pour des Avares : *Avari qui dicuntur Hungari*. D'ailleurs, les Avares ayant été détruits par Charlemagne en 799, il n'y aurait pas encore à se tromper. Le nom de Vandales est donné aux Northmans, que l'on appelle souvent Hastingues. Or, les Vandales étaient divisés en deux tribus, nommées *Astynges* et *Silynges* ; il est probable que l'invasion des Vandales ayant laissé d'épouvantables souvenirs, les peuples auront appliqué le nom de Vandales à tous les envahisseurs venus après eux. On expliquerait aussi pourquoi les Hongrois sont appelés quelquefois Vandales, en disant que, dans les rangs[1]

[1] Reinaud, Invasions des Sarrasins, p. XXXI.

des Hongrois, se trouvaient plusieurs tribus Slaves, appelées Venèdes ou Wendes ; nom que les écrivains français et allemands, particulièrement les poètes, écrivirent aussi *Vandres, Gandales, Vandales*, et appliquèrent aux Hongrois, pour établir un rapprochement entre les Hongrois et les Vandales, dont le nom a toujours désigné tout ce que la barbarie peut enfanter de plus monstrueux. Jacques de Guise [1], écrivain belge du quatorzième siècle, parlant des peuples qui, aux huitième, neuvième et dixième siècles, couvraient la France de ruines, dit qu'en langage tudesque, le mot *wandale* veut dire coureur et vagabond [2]. Les invasions que cet historien décrit dans les chapitres I, II, III du livre XIV, sont des invasions normandes. Jacques de Guise avoue d'abord qu'il n'en sait rien ; qu'on les attribue aux Northmans, aux Huns, aux Francs, aux Lorrains, aux Germains, et il ajoute que quelques-uns pensent, non sans fondement, que ces diverses nations ont ravagé ces pays en des temps divers. Il suppose, avec Baudouin, que le nom de Vandales est commun à tous ces peuples. Dans le récit des invasions, il dit que ces peuples vinrent par terre, et *par mer*, ravager la Flandre ; qu'ils furent exterminés, dans la forêt Charbonnière, par les Français, dont l'avant-garde était commandée par Garin-le-Loherain, qui fut tué dans le combat ; il ne sait pas la date de cette invasion : il suppose qu'elle a eu lieu sous Régnier-au-Long-Col. Mais les Hongrois ne sont jamais venus par mer ; il ne peut donc être question d'eux dans ce cas. Jacques de Guise ajoute ensuite : Baudouin ne détermine pas le nombre des morts, quoique Sigebert le

[1] Histoire du Hainaut, en latin, traduit par Fortia d'Urban, 15 vol. in-8°. Paris, 1826.

[2] En allemand *wandeln*, signifie *marcher*.

fasse connaître. Ainsi cette invasion est bien celle dont parle Sigebert. Or, voici ce que dit ce dernier : « *In sylvâ Franciæ Carbonariâ, plusquam novem millia Normannorum à Francis cæduntur* (880). » *Normannorum !* dit Sigebert : ce sont donc les Northmans, et non les Hongrois, qui ont fait cette invasion. Et, en effet, on trouve dans l'Art de vérifier les Dates (III, 26), que les Northmans firent une invasion dans le Hainaut, à l'époque de Régnier-au-Long-Col.

Si je suis entré dans des détails aussi minutieux, à propos de faits aussi peu importants, c'est pour indiquer quelles difficultés j'ai eues à vaincre pour déterminer la réalité et l'époque précise des invasions des Hongrois, les chroniqueurs confondant les noms des peuples envahisseurs et l'époque de leurs invasions. Aussi je crois être en droit de demander de l'indulgence aux personnes qui relèveront des erreurs dans cette dissertation, et je me trouverai heureux si elles veulent bien me donner leurs bons conseils.

HISTOIRE

DES

INVASIONS DES HONGROIS

§ I. Depuis leur origine jusqu'à leur établissement en Hongrie.

Le peuple que nous désignons en France sous le nom de Hongrois s'appelle, dans sa langue, Madgyar [1]. Cette nation était jadis composée de plusieurs tribus, dont l'une était spécialement désignée sous le nom de Madgyar. Cette tribu, devint, par les victoires d'Arpad, son chef, la plus considérable, et son nom, l'appellation nationale pour toutes les autres.

[1] *Clarke*, Voyage en Russie, t. III, p. 28, dit que le mot *madgyar* veut dire *chariot*. Ce nom rappellerait-il leurs mœurs nomades?

Les tribus d'Ouigours, de Cumans, d'Uzes [1] et de Khazares, qui ont formé le peuple hongrois, appartiennent à la grande famille des Ouigours, souvent appelée Ogor ou bien Oungor. Cette famille est un des rameaux de la race finnoise orientale [2]; sa patrie est l'Asie du nord-ouest. Comme tous les peuples nomades, les Madgyars ont souvent changé de demeure. Au cinquième siècle de l'ère chrétienne, ils habitaient vers les sources du Volga, dans un pays qui conserva jusqu'au treizième siècle le nom de grande Ogorie ou Hongrie [3]; ils se rapprochèrent ensuite du Palus-Mœotis et du Don, et dès le septième siècle, on trouve dans la Lébédie, région située entre le Volga et le Palus-Mœotis, un royaume des Madgyars [4]. Il est probable qu'ils auraient longtemps encore habité la Lébédie, lorsque les Petschénègues, chassés de leur pays par les Khazares, envahirent la Lébédie et forcèrent les Madgyars

[1] Appelés aujourd'hui Jazygues; *Schœll*, Cours d'hist. des etats Europ., t. III, p. 127.

[2] *Klaproth*, Tabl. hist. de l'Asie, p 255. *Eichhoff*, Parall. des langues de l'Europe et de l'Asie. *Fischer*, de Origine Hungrorum; in Quæst. Petropolit. Plusieurs auteurs du moyen âge, Constantin Porphyrogenète (de Admin. imper., C. XXX.) et Liutprand (Hist. lib. II, cap. II.) regardent au contraire les Madgyars comme étant de race turque. Beaucoup d'autres opinions ont été émises; nous déclarons ne croire pouvoir mieux faire que nous en rapporter, pour cette question, aux savants philologues que nous venons de citer.

[3] *Bayer*, Geogr. Russiæ, p 338. In comment. Acad. Petropolit, t. IX.

[4] *Schœll*, Cours d'hist. des Etats européens. *Const. Porphyr.* de Adm. imp. C. 38. — *Desmichels*, Hist. génér. du moyen âge, t. II, p. 525, d'après les Annales Bertiniennes et les Actes des Saints, parle d'invasions des Hongrois en 750, 838, 862 et 883. Ces invasions ne peuvent être attribuées aux Hongrois qui n'ont paru que beaucoup plus tard dans l'Europe occidentale.

à en émigrer, 884 [1]. Il ne reste d'autres traces de cet ancien royaume que les ruines de la ville de Madgyar, sur la rivière de Kama et le lac Baïbalinski, au sud-ouest d'Astrakan [2].

884. Les Madgyars chassés de leurs terres, une partie de la nation passa le Don et rétrograda vers les Portes Caucasiennes et la Géorgie [3]; l'autre partie [4]. commandée par Almus, se dirigea sur Kief, 887, et ne put s'emparer de cette ville, défendue par le grand-duc Oleg, malgré une victoire remportée sur les Cumans, ses alliés [5]. Ensuite les Cumans se soumirent aux Madgyars, jurant à Almus de le suivre partout où la fortune le conduirait [6]. Les Madgyars traversèrent ensuite la Lodomérie, et la Gallicie, dont les rois se hâtèrent de faire leur soumission, 888. L'année suivante, 889, Almus pénétra dans la Haute-Hongrie, et s'établit à Munkáts et à Hungvar [7]; en un mot dans le pays appelé aujourd'hui Cercle en deçà du Theïss. Puis, après cette conquête, le vieil Almus céda le commandement à son fils Arpad, qui, reconnu par la horde comme son chef, alla faire la conquête de l'Atel-Kuzu (aujourd'hui la Moldavie et la Bessarabie) [8]. Là, huit tribus du peuple khazare se joignirent à l'armée d'Arpad [9].

[1] *Sylv. de Sacy*. Hist. de Hongrie, t. I, introduction.
[2] *Busching*, Magaz. histor. et géograph., V, 531.
[3] *Sacy*, p. 72.
[4] *Anonymus*, notarius Belæ regis. — *Nestor*.
[5] *Katona*, Hist. Ducum Hungariæ.
[6] Idem.
[7] *Katona*, ex Chron. Admontensi, Salisburgensi, Reginone, Annal. Mettens.
[8] *Katona*, ex Const. Porphyr. de Admin. imp, C. 38. L'Atel-Kuzu ne correspond donc pas, comme on l'a, dit à l'Herdeleu, qui est la Transylvanie (*herdeu*, forêt).
[9] *Kruse*, atlas historique des états européens, traduit par Ansart et Lebas, tableau du neuvième siècle.

890. Peu de temps après cette conquête, l'empereur grec, Léon VI le Philosophe, fit alliance avec Arpad pour détruire le peuple des Bulgares, qui ne cessait de ravager l'empire d'Orient. Les Madgyars acceptèrent, autant par amour de la guerre que pour se venger des Bulgares, qui avaient refusé de leur céder quelques terres sur les rives du Danube. Simon, roi des Bulgares, fut vaincu et alla se retrancher dans les murs de Dristra (l'ancienne Dorostole). Les Madgyars s'étaient retirés dans leur pays chargés de butin, lorsque les vaincus, revenus de leur terreur et voulant venger leur défaite, envahirent l'empire grec et le ravagèrent jusqu'aux portes de Constantinople[1].

Depuis la conquête de la Haute-Hongrie, les Madgyars étaient devenus les voisins des Allemands; et, certes, à en juger par les terreurs populaires de toute l'Europe occidentale, l'arrivée des Madgyars dut faire une terrible sensation. Il est temps, puisque ce peuple va se trouver maintenant en rapport direct avec l'Allemagne, l'Italie et la France, d'étudier quelles étaient ses mœurs, afin d'expliquer cette multitude d'invasions que nous allons être obligé de raconter.

§ II. Mœurs des Hongrois.

Sortis de la Lébédie, au nombre de 216,000, les Hongrois avaient divisé leur armée en sept corps, commandés

[1] Zonaras, Leo Grammat, Cedrenus, Johannes Scilitzes, Contin. Theophanis, Georgius monachus, Simeon magister, Constant. Porphyrog., Annalium Fuldens. pars V. apud Pertz, Monumenta Germ. hist. I, 412.

chacun par un chef, appelé en langue slave waywode[1]. *Almus*, élu par la horde, était le premier de ces chefs, et avait le titre de khakhan[2].

Les Hongrois étaient païens ; ils adoraient *Isten*, l'être suprême ; un mauvais principe, *Urdung*, et une quantité de bons et de mauvais génies ; leurs prêtres s'appelaient *Taltos*. Leur férocité était la terreur de leurs voisins. Les chroniques de l'Allemagne, de la France et de l'Italie sont remplies des récits de leur cruauté. Ces chroniques nous représentent les Hongrois comme des hommes de petite taille, mais d'une vivacité extraordinaire, ayant la tête entièrement rasée, pour ne donner aucune prise à leurs ennemis, les yeux enfoncés et étincelants, le teint jaune et basané. Leur seul aspect épouvante, car leur visage, véritable amas d'os[3], est couvert de cicatrices et de difformités : les mères, disait-on, pour habituer leurs enfants à la douleur et les rendre terribles à voir, les frappent et les mordent au visage dès qu'ils sont nés[4]. En temps de paix leurs seuls exercices sont la chasse et la pêche, mais surtout le pillage.

Le Hongrois est toujours à cheval, il marche, campe, délibère, mange et dort à cheval. Il ne se couvre que de peaux de bêtes féroces ; il se sert, pour combattre, d'arcs de corne avec lesquels il lance des flèches énormes et avec tant d'adresse qu'il est difficile de les éviter. Il ne combat

[1] *De Sacy.*

[2] *Desmichels*, p. 525, et *Schœll*.

[3] *Non vultus sed ossa.*

[4] Hist. de Lorraine par *D. Calmet*. — *Allegemeines historiches lexicon*, article *Hunnen* ; — *Liutprand*. hist. lib. II, c. 1 — C'est de cet usage que sera né le bruit populaire qu'ils mangeaient les petits enfants (Voir plus loin).

jamais de près, en corps; mais se précipite en avant de toute la vitesse de son cheval, lance la flèche, et s'enfuit pour attirer dans quelque embuscade son ennemi trop confiant.

Ces hommes affreux ne vivent pas comme des hommes, mais comme des animaux et pêle-mêle avec eux. Ils se nourrissent de viande crue ou échauffée entre la selle et le dos du cheval : ils boivent le sang de leurs ennemis. Ils coupent par morceaux le cœur de leurs prisonniers et le dévorent en manière de remède. On disait même qu'ils mangeaient de la chair humaine [1].

Ils ne connaissent pas la pitié, mais égorgent tous ceux qu'ils rencontrent; car c'est une croyance chez eux [2] que les guerriers seront servis aux enfers par ceux qu'ils auront tués ici-bas. Un fait curieux, c'est que le vol est pour les Hongrois le crime le plus grave. Que deviendraient-ils, en effet, s'ils pouvaient se voler entre eux ?

§ III. Depuis l'établissement des Madgyars en Hongrie jusqu'à leur première invasion en France.

A l'approche de ces barbares, l'Europe occidentale trembla. Le récit de leurs mœurs, de leur cruauté, les contes que l'on débitait sur leur habitude de manger la chair et de boire le sang de leurs ennemis, jetèrent une terreur profonde dans les esprits. Comme ils étaient venus des extrémités septentrionales de l'Asie « le vulgaire « crut reconnaître en eux les peuples de Gog et de Magog, « dont il est parlé dans les prophéties d'Ézéchiel et dans « l'Apocalypse, et qui doivent venir à la fin du monde

[1] Johan. Iperii, chron. S. Bertini, in novo Thesaur. anecdot. t. III.
[2] Sylv. de Sacy.
[3] La chronique de Regino, Pertz, I, 589, ad ann. 889, donne sur les mœurs des Hongrois des détails for curieux, dont presque tout ce paragraphe est extrait.

« pour faire justice des crimes des hommes. Ce qui ajou-
« tait à l'erreur, c'est qu'on approchait de l'an 1000, et
« que beaucoup de chrétiens, à l'exemple des anciens mil-
« lénaires, croyaient que le monde était trop corrompu
« pour subsister plus longtemps [1]. »

Un évêque de Verdun, Dadon, pour éclaircir ses doutes, consulta à ce sujet un moine de Saint-Germain d'Auxerre, vers 890. Ce savant homme, nommé Rémi, écrivit à Dadon une lettre dans laquelle il nie que les Hongrois soient *Gog* et *Magog*. Il traite cette opinion de frivole, et la repousse en se servant de plusieurs textes bibliques qui assurent que ces deux peuples viendront avec beaucoup d'autres, comme *Mosoch, Tubal, Persæ, Libyes, Gomer-Galatha*, etc. ; or, les Hongrois sont venus seuls. Les armes des Hongrois ne sont pas non plus, dit-il, celles dont se servent Gog et Magog. Enfin il donne son opinion sur ces deux peuples : suivant lui, Gog et Magog, c'est la persécution des hérétiques, soufflée par le diable qui envahit de tous côtés la sainte Église [2].

[1] Reinaud, Invasions des Sarrasins en France, p. 169.

[2] Cette lettre se trouve dans l'ouvrage intitulé : Script. veter. amplissima collectio, à D. Martene et D. Durand edita, t. I, p. 227.

J'en citerai deux fragments. — Ac primum dicendum opinionem quæ innumeros tàm in vestrâ quàm in nostrâ regione pervasit, frivolam esse, et nihil verum se habere, quæ putatur Deo odibilis gens Hungrorum esse Gog et Magog, ceteræque gentes quæ cum eis adscribuntur. Propter hoc maximè quod dicitur « à Lateribus Aquilonis venies et » post dies multos visitaberis, in novissimo annorum venies ad terram » quæ eversa est gladio. » Dicunt enim non esse novissimum sæculi tempus finemque imminere mundi, et idcirco Gog et Magog esse Hungros, qui nunquam ante auditi sunt, sed modo in novissimo temporum apparuerunt. — *Et ailleurs.* Cum ergo liber iste Apocalypsis, id est revelationis, titulo prænotetur, quis dubitet totum esse mysticum, revelatione hoc est expositione indigere. Itaque Gog et Magog non gentes aliquæ corporaliter intelligendæ sunt, sed his nominibus immanissima persecutio hæreticorum designatur, qui contrà civitatem

Avant d'entreprendre le récit monotone des invasions des Hongrois, il est nécessaire de jeter un coup d'œil rapide sur l'état de l'Europe. Cet aperçu nous expliquera comment les Hongrois ont pu souvent, sans obstacle, ravager tant de contrées. Au moment où ils envahissent l'Europe, l'empire de Charlemagne s'écroulait. Fondé par la conquête, composé de peuples de diverses origines, mal unis par une législation étrangère et même opposée aux tendances de l'époque, agités par la fermentation des germes de féodalité qui cherchaient à grandir, à peine retenus par la doctrine chrétienne que la plupart ne comprenaient pas, l'empire karolingien se divisait à l'infini. L'élément germanique, la divisibilité, allait l'emporter sur l'élément romain, l'unité. En vain Charlemagne avait lutté contre cette tendance à la dissolution; en vain avait-il cherché à centraliser le pouvoir dans les mains de l'empereur, en imitant de son mieux les empereurs romains : à sa mort les guerres de ses faibles et incapables successeurs précipitèrent la ruine inévitable de son empire; les peuples se séparèrent, les seigneurs féodaux morcelèrent le territoire en une foule de principautés indépendantes les unes des autres; la féodalité remplaça la monarchie. En 888, la révolution s'accomplit par la déposition de Charles-le-Gros à Tribur.

La naissance du nouveau pouvoir et le retour des peuples conquis à l'indépendance furent suivis d'un incroyable désordre. En France, la guerre d'Eudes et de ses successeurs Robert, Raoul et Hugues contre les Karolingiens; en Italie, la guerre entre Gui, Bérenger premier et second, Hugues et Louis, et de plus l'Allemagne

Dei, id est, ecclesiam sanctam, diabolo instigante, consurrexerunt de angulis et cavernis errorum.

essayant de reconquérir toutes ces nations révoltées contre sa domination. Ces trois états en proie aux agitations intestines, occupés de lutter pour leur indépendance et se débattant au milieu du chaos d'une organisation détruite, pour en faire sortir un nouveau système politique, furent d'abord hors d'état de résister avec succès contre les attaques des Hongrois et des Slaves. L'empire d'Orient était toujours occupé de révolutions de palais et de discussions théologiques; loin de pouvoir défendre l'Europe, il résistait à peine et payait l'ennemi pour obtenir sa retraite. La Pologne n'existait pas encore pour servir de barrière à la civilisation européenne qu'elle devait si bien défendre plus tard, et pour laquelle elle devait périr. Tout le reste de l'Europe était barbare et envahisseur.

On conçoit comment les Hongrois purent, au milieu du désordre général, courir toute l'Europe et la piller, appelés souvent par l'un des deux partis qui se faisaient la guerre. Mais nous verrons aussi que leurs ravages firent cesser le désordre, engagèrent les individus à s'associer pour se défendre, développèrent l'organisation féodale et préparèrent l'établissement d'un nouvel état politique.

892. L'empereur d'Allemagne, Arnoulf, était en guerre avec Zundebolch [1] roi des Moraves, qui s'était soulevé contre lui [2]. Le peuple morave, d'origine slave, habitait le pays compris entre le Danube, le Gran et le March, et appelé la Grande-Moravie. Complétement barbares, les Moraves, quoique vassaux de l'empereur, désolaient ses états par de continuels ravages. Arnoulf, accablé de guer-

[1] Les hist. slaves l'appellent Svatopluchus rex Slavorum Marahensium.

[2] Struvii corpus hist. Germ. I, 240.

res et ne sachant comment les repousser, appela à son secours Arpad, le Khakhan des Hongrois [1] : aidé par ces barbares, Arnoulf battit les Moraves et devasta leur pays[2].

892. Pendant que les Hongrois faisaient la guerre à Zundebolch, Siméon, roi des Bulgares, voulant venger son ancienne défaite, s'entendit avec les Petschénègues. Les deux peuples envahirent l'Atel-Kuzu, et forcèrent les Hongrois restés dans ce pays à l'abandonner. Ceux-ci rejoignirent Arpad, et firent avec lui, sur les Slaves et les Valaques, la conquête du pays arrosé par le Temes, le Marösch, le Körösch et le Theïss. C'est la partie de la Hongrie que nous appelons le Cercle au delà du Theïss, et le sud du Cercle au delà du Danube, 893[3].

Arpad ne s'arrêta pas à cette conquête, il passa le Danube, 895, et s'empara de la Pannonie Orientale (Cercle en deçà du Danube), puis du pays des Chrobates Interamnenses (l'Esclavonie), de la Croatie et de la Dalmatie[4]. Il fixa dès lors sa résidence à Albe royale (*Székes-Fejer-Var* en hongrois, et *Stuhl-Weissenburg* en allemand).

896. Zundebolch, roi des Moraves, fut remplacé à sa mort par ses deux fils Moymir et Zwentibald. Les guerres que se firent ces deux princes favorisèrent les conquêtes des Hongrois, qui, cette année, enlevèrent aux Moraves le pays situé entre le Gran et le Wag (la partie nord du Cercle au delà du Danube)[5]. Ainsi fut accomplie la conquête de tout le royaume de Hongrie. Les Hongrois commirent dans toutes ces contrées d'affreux ravages, tuant

[1] *Si tamen auxilium dici potest*, dit Liutprand.

[2] La date de 892 donnée à leur alliance avec Arnoulf se trouve dans Freherianus; Fuld. annal. contin.

[3] *Pray*, ex contin. Fuld. annal., et Const. Porphyrog. — *Katona*.

[4] *Pray*. — [5] *Pray*.

hommes et femmes, n'épargnant que les jeunes filles pour les violer et les entraînant avec les bestiaux [1]. Les habitants qui échappèrent à la mort furent réduits en esclavage : de sorte que dans tous les pays où les Hongrois s'établirent on trouva dès lors trois classes, les nobles et les hommes libres de race madgyare, et les esclaves de race slave ; les premiers occupés de la guerre et du pillage, les derniers employés à la culture des terres.

L'empereur Arnoulf laissa détruire par les Hongrois les retranchements que Charlemagne avait fait construire le long du Raab pour empêcher les Avares d'envahir ses états. Ces retranchements une fois détruits, les Hongrois purent pénétrer sans obstacle dans l'empire d'Allemagne, déjà si affaibli par une longue anarchie [2]. La mort de l'empereur Arnoulf plaça sur le trône de Germanie Louis l'Enfant, son fils, 900 ; et l'empire perdit un homme capable de le défendre contre un de ses plus terribles ennemis, les Hongrois.

Dès l'an 899, les Hongrois commencent cette longue suite d'invasions, que nous allons décrire, en attaquant l'Italie [3]. Ils passent par la Croatie, le comté de Cilley, la Carniole [4], s'emparent d'une partie de la Carinthie [5] et entrent en Italie. Ils rencontrent l'armée italienne sur les rives de la Brenta, où ils la taillent en pièces ; de là ils arrivent jusqu'à Nonantule où ils mas-

[1] Annal. Fuld. pars V. Pertz, I, 410.

[2] Liutpr. lib. I, 5. lib. II, 2. L'annaliste saxon parle de cet événement l'an 901.

[3] Ils auraient, selon les *Annales Besuenses*, ap. Pertz, II, 248, ravagé l'Italie en 893. Cette invasion est celle de 899 dont la date a été altérée.

[4] *André*. Hist. de Bohême, II, 114.

[5] *Pray*.

sacrent les moines, brûlent le monastère, détruisent beaucoup de livres et ravagent toute la contrée. L'abbé Léopard se sauva et se cacha avec quelques moines; puis après le départ des Hongrois, il revint et rebâtit le monastère [1].

900. L'année suivante ils revinrent en Italie et recommencèrent à piller. Les Lombards ne pouvant supporter ces ravages, et surtout voulant venger la mort de plusieurs évêques, marchèrent à leur rencontre et leur tuèrent 22,000 hommes. Cette défaite les décida à retourner en Pannonie. En revenant, ils firent la conquête d'une partie du pays entre la Drave et la Save, sur Brazlavon qui possédait cette contrée à titre de fief relevant de la Bavière, et allèrent ravager la Moravie dont le roi Moymir s'était allié avec l'Allemagne pour les empêcher d'envahir ses états [2]. Après ces expéditions, ils envoyèrent des députés aux Bavarois sous prétexte de conclure une alliance avec eux. Ces députés étaient des espions chargés d'explorer le pays. A leur retour, les Hongrois se jettent sur la Bavière, traversent l'Ens, ravagent le pays en tout sens, mais se sauvent avec leur butin dès que les Bavarois s'apprêtent à faire résistance [3].

Les Hongrois en 901 tournèrent leurs armes contre l'Italie. Ils traversèrent la Styrie, la Carinthie où ils furent vaincus [4], la Carniole, et arrivèrent, malgré tout obstacle,

[1] Appendix ad opusculum de fundatione monast. Nonantulani, Murat, I, pars 2, p. 195. — Ann. Laubacenses, Pertz, I, 53. — Annal. Sangallenses majores, Pertz, I, 77.

[2] *André*, Hist. de Bohême.

[3] Annal. Fuldens. pars V. Pertz, I, 415. — De plus, Marianus Scotus pour leur invasion en Italie.

[4] Herm. Contract., Annal. saxo. — Chron. S. Pantaleonis. — Ann. Fuld. pars V. Pertz, I, 415.

dans le Frioul. Ils passèrent par les villes ou le territoire d'Aquilée, Concordia, Altino, Padoue, Vérone, Brescia, Côme, Bergame, Milan, et arrivèrent à la ville royale de Pavie. La ville fut prise, et Liudward, ancien conseiller de Charles-le-Gros, fut tué dans la déroute. Le roi Bérenger vint à leur rencontre avec une armée trois fois supérieure à la leur et les repoussa : beaucoup se noyèrent en traversant l'Adda à la nage. Enfin ils parvinrent jusqu'à Vérone, vivement poursuivis par les Italiens et établirent leur camp sur la Brenta ; la fatigue des chevaux avait arrêté leur fuite ; ils offrent alors de rendre tout le butin, de donner leurs enfants pour garantie du serment qu'ils font de ne plus reparaître en Italie, si on les laisse revenir chez eux sains et saufs. Les Italiens, fiers de leur nombre et de leurs succès, refusent et regardent les Hongrois comme déjà vaincus, les menacent de la mort en les raillant. Poussés par le désespoir, les Hongrois traversent la Brenta, tombent sur les Italiens pendant qu'ils prennent leur repas, les mettent en déroute et en tuent un grand nombre. Puis après cette victoire, ils ravagent sans obstacle l'Italie, pillant, brûlant et détruisant tout. Les villes fortifiées seules échappent à la ruine générale[1]. Ils passèrent ensuite en Bavière[2], et la terreur fut si grande qu'on menaça du supplice des traîtres tous ceux qui re-

[1] Préface d'Adien de Valois au *Carmen panegyricum de laudibus Berengarii*, apud Murat, t. II, pars I, p. 381. — Liutpr. hist. C. 4, lib. II. Murat. II, pars 2, p. 435. — Reginonis chron. Pertz, I, 609. — Cette déroute est fixée à l'an 901 par les ann. de Metz dont Valois a suivi le récit. En 900 par Herman, en 899 par Marianus Scot., en 909 par Sigebert. Voy. *Sigonius*, de regno Italiæ, lib. VI, ad ann. 902 et 903.

[2] *Desmichels*. p. 529.

fuseraient de répondre à l'*hériban*. Cette mesure de salut public réunit beaucoup de soldats, mais inspira peu de courage, et l'armée qui s'était formée à Augsbourg, fut battue sur les bords du Lech. L'empereur Louis, après cette défaite, vit la Bavière, la Souabe et la Franconie dévastées ; pour arrêter leurs ravages et obtenir la paix, il donna aux chefs barbares de grandes sommes d'argent, leur en promit davantage et s'engagea à leur payer un tribut annuel[1].

902. Les Hongrois envahirent la Bavière, mais ils furent battus cette année, et un de leurs chefs, nommé *Chussol*, fut tué avec un grand nombre d'entre eux[2]. Ils se jetèrent ensuite sur la Moravie où ils firent le dégât[3].

903. L'Italie avait encore trop de richesses pour ne pas tenter la cupidité des barbares. Aussi résolurent-ils de revenir ; ils ravagèrent Trévise, Vicence et Padoue, puis allèrent attaquer Venise. Non-seulement ils brûlèrent la ville Neuve, mais ils firent une attaque sur le Rialto. Le doge Pietro Tribuno marcha aussitôt contre eux, et sa flotte n'eut pas de peine à disperser leurs barques. Chassés de Venise, ils passent les Apennins, détruisant tout, églises, monastères et villages. Les seules villes fortes furent préservées de leurs ravages. Ils entrèrent cependant à Modène après l'avoir assiégée ; mais grâce à l'intercession de saint Géminien, ils se retirèrent, dit la chronique ; ils détruisirent la basilique de Reggio, car Bérenger, après leur départ, lui donna des terres pour

[1] Liutpr. hist. lib. II, c. 1 et 2. — Chronic. Turonense, *dans* Amplisisima Collectio Veterum Scriptorum, t. V. — *Mutius*, lib. XII. Germ. chron. — *Pray* ; etc.

[2] Annal. Sangall. major. Pfertz, I, 77.

[3] Hist. Nigræ Sylvæ ordinis S. Benedicti coloniæ, par Martin Gerbert, in 4°. 1783.

l'indemniser des maux qu'elle avait supportés [1]. Ils ravagèrent encore le monastère de Nonantule, et, comme ils ne voulaient quitter l'Italie qu'après avoir reçu beaucoup d'argent, Bérenger se hâta de lever le tribut afin

[1] Nous donnons en note deux pièces intéressantes pour l'histoire, les mœurs et la poésie de cette époque. — Deprecatio ad. S. Geminianum facta a populo mutinense quum eum premeret metus hungaricæ depopulationis.

Confessor Christi, pie Dei famule,
O Geminiane, exorando supplica,
Ut hoc flagellum, quod meremur miseri,
Cœlorum Regis evadamus gratiâ,
Nàm doctus eras Attilæ temporibus
Portas pandendo liberare subditos;
Nunc te rogamus, licet servi pessimi
Ab Ungerorum nos defendas jaculis,
Patroni summi exorate jugiter
Servis puris implorantes dominum.

Dissert. I, t. I, 21, 22. Muratori, Antiq. Italiæ medii ævi.

Vers chantés par les soldats défenseurs de Modène. — Muratori, dissert. 40, p. 709, t. III. Antiquitates Italiæ medii ævi.

O tu, qui servas armis ista mænia,
Noli dormire, moneo, sed vigila.
Dum Hector vigil exstitit in Troiâ,
Non eam cepit fraudulenta Græcia
Primâ quiete dormiente Troiâ,
Laxavit Sinon fallax claustra perfida.
Per funem lapsa occultata agmina
Invadunt urbem, et incendunt Pergama.
Vigili voce avis anser candida
Fugavit Gallos ex arce Romuleâ;
Pro qua virtute facta est argentea,
Et à Romanis adorata ut Dea.
Nos adoremus celsa Christi numina,
Illi canora demus nostra jubila.

de précipiter leur départ[1]; mais les payer pour s'en aller, c'était les engager à revenir.

Aussi en 905, les Hongrois reparurent en Italie et battirent Bérenger qui fut vaincu par la perfidie de ses soldats[2].

906. Les Hongrois entrèrent en Italie par la Carinthie[3] et saccagèrent tout ce qui n'était pas défendu par des fortifications. Enfin le roi Bérenger acheta honteusement

Illius magnâ fisi sub custodiâ,
Hæc vigilantes jubilemus carmina.
Divinâ, mundi rex Christi, custodiâ
Sub tuâ serva hæc castra vigiliâ.
Tu murus tuis sis inexpugnabilis,
Sis inimicis hostis tu terribilis.
Te vigilante, nulla nocet fortia,
Qui cuncta fugas procul arma bellica.
Tu cinge hæc nostra, Christe, munimina,
Defendens ea tuâ forti lanceâ
Sancta Maria mater Christi splendida,
Hæc cum Johanne, Theotocos, impetra.
Quorum hic sancta veneramur pignora,
Et quibus ista sunt sacrata numina *
Quo duce victrix est in bello dextera
Et sine ipso nihil valent jacula.
Fortis juventus, virtus audax bellica,
Vestra per muros audiantur carmina :
Et sit in armis alterna vigilia,
Ne fraus hostilis hæc invadat mænia.
Resultet Echo comes : eja vigila
Per muros eja dicat Echo, vigila.

[1] *Sigonius*, de regno Italiæ, lib. VI, t. II, p. 382. — Liutpr. hist. lib. II, c. 5 et 6. — Hist. de Venise, par Fougasse, t. II.

[2] *Sigonius*, p. 384.

[3] Hist. Nigræ Sylvæ ordinis S. Benedicti coloniæ.

* An mœnia ?

leur retraite, et leur laissa emmener prisonniers et butin. Après tant d'invasions, tout endroit dont le propriétaire avait quelque pouvoir, eut bien le droit de s'entourer de fortifications, et d'année en année, le nombre des châteaux augmenta sur toute la surface du pays[1].

Cette année, les Hongrois se jetèrent sur la Saxe et la Moravie[2]. Spitigné, duc de Moravie, pour mettre son pays à l'abri de leurs fureurs, traita avec eux, s'engagea à leur payer un tribut annuel, à leur livrer passage à travers ses états[3], et à leur ouvrir ainsi le chemin de l'Allemagne. Le fondateur de l'empire des Hongrois, Arpad, mourut en 907, laissant le commandement à *Zoltan*, son fils[4].

907. Malgré le traité conclu avec Spitigné, les Hongrois, fiers de leur force, envahissent la Moravie où ils égorgent hommes et femmes, incendient tout et soumettent le pays à leur autorité[5].

Ils se jetèrent ensuite sur la Bavière. L'empereur Louis s'avança contre eux avec une armée ; mais il fut vaincu près d'Augsbourg, et Léopold, duc de Bavière, trouva la mort dans ce combat[6]. Puis ils allèrent attaquer les Bulgares, les battirent et leur imposèrent un tribut.

908. L'année suivante ce fut le tour de la Saxe et de la

[1] *Leo*, Hist. d'Italie, tome I, p. 167, édition de Parent-Desbarres.

[2] *Lambertus Schafnaburgensis*, dit *Ungari vastaverunt Saxoniam*, ad ann. 906.

[3] *André*, Hist. de Boh. p. 120

[4] *Katona* ex anonymo, cap. 52. —*Pray* suppose qu'Arpad est mort en 902.

[5] *André*.

[6] *Aventinus*; *Annal. Augiens.* Pertz I, 68. *Contin. Regin.* Pertz, I 614. Chron. Salisburgense apud script. rerum austriacarum, t. I.

Thuringe [1]. C'est dans cette invasion que périt Burchard, dernier duc de Thuringe [2].

En 909, on les trouve ravageant la Souabe [3] et la Franconie [4].

En 910. ils reviennent encore en Bavière, en Souabe et en Franconie. Les habitants de ces deux derniers pays furent battus sur les confins de la Bavière et de la Franconie [5].

§ IV. Depuis la première invasion des Hongrois en France, jusqu'à la mort de Zoltan.

Les Hongrois se dirigèrent sur la France et y firent leur première invasion sous le règne de Charles-le-Simple [6]. Sous l'épiscopat de Drogon, évêque de Toul, la horde envahit la Lorraine et détruisit la plupart des monastères, entre autres ceux de Remiremont [7], de

[1] Ungares Saxoniam et Turingiam vastant. — Annal. Aug. — Contin. Regin. Pertz, I, 68 et 614. Chron. Salisburg. Marianus Scotus dit que le duc Léopold fut tué cette année. Les annales de Bezu placent cette invasion en 909.

[2] *Desmichels*, p. 529. *De Sacy*, p. 79, et *André*, II, 119, placent à tort en cette année l'établissement du tribut payé par Louis l'Enfant aux Hongrois. — Lambert. Schafnab. place cet événement en 909. — *Katona*, en 910.

[3] Ungares Alemanniam ingressi sunt. — Ann. Augiens, Pertz. I, 68 — Ann. Sangal. maj. Pertz, I, 77. — Contin. Regin. Pertz, I, 614.

[4] Marian. Scot. ad ann. 909. — Herm. Contract. Lamb. Schafnab.

[5] Ex contin. Regin. Pertz, I, 614. — Ann. Augiens. Pertz, I, 68. — Ann. Sangall. Pertz, I, 77. — Lamb Schafnab.

[6] Gallia Christiana, XIII, 974.

[7] Acta SS. Septembre, t. III, et Annales de Trèves citées dans l'hist. de Toul par le P. Benoît. — Aucun des hist hongrois ne parle de cette invasion.

Saint-Dié, Moyenmoutiers, Étival, Liepsies. Tout le monde se sauva dans les villes fortes. Les habitants du Toulois se retirèrent dans les montagnes des Ecrouves[1]. Les moines de Saint-Epures-lès-Toul, redoutant les profanations des Hongrois, emportèrent le corps de leur patron, saint Aper, dans l'église de Saint-Jean-Baptiste de Toul. Partout on voit les populations de ce siècle commencer par mettre à l'abri des injures sacriléges des barbares, les corps des martyrs et des saints, objets de leur vénération, et principales richesses pour ces hommes de foi ! Les Hongrois retournèrent chez eux en passant par l'Italie[2].

911. A Louis IV l'Enfant, succéda en Allemagne Conrad I[er] de Franconie. Sous ce règne, l'Allemagne fut également impuissante à arrêter les invasions des Hongrois. Conrad espéra qu'en continuant à leur payer le tribut qu'ils avaient imposé à son prédécesseur, il détournerait le fléau de ses états; il n'en fut rien. En 911, ils ravagent la Franconie[3].

En 912, aidés par Vratislas, duc de Bohême, leur allié[4], ils reviennent en Franconie et en Thuringe[5] où personne ne leur résista. En 913, ils envahirent la Souabe[6], et après y avoir commis leurs dévastations ordinaires, ils

[1] Hist. de Toul.

[2] Corpus hist. Germ. p. 247, t. I, ex Liutpr. lib. 2. cap. 4.

[3] Lamb. Schafnab. — Conrad. uspergensis abb. — Ann. Lobiens. Pertz, II, 210.

[4] Art de vérifier les dates.

[5] Contin. Regin., Pertz, I, 614.

[6] Annal. Alaman., Pertz, I, 56. — Art de vérifier les dates. — Hist. Nigræ Sylvæ ordinis S. Bened. coloniæ.— Ann. Aug., Pertz, I, 68. — Contin. Regin., Pertz, I, 614.

revenaient par la Bavière, lorsqu'Arnoulf-le-Mauvais, duc de Bavière, et Berthold, duc de Souabe, les atteignirent au passage de l'Inn. Les Hongrois y furent battus avec leur allié Vratislas [1]. Enflé de ce succès, Arnoulf voulut se rendre indépendant de l'empereur Conrad, et lui déclara la guerre. Il fut proscrit à la diète d'Altheim en 916, et prit les armes pour se défendre. Mais la fortune lui ayant été contraire, il se sauva chez les Hongrois et les excita à le venger. Quant à Vratislas, il abandonna leur alliance et leur fit une rude guerre en Moravie.

915. La défaite de l'Inn n'empêcha pas les Hongrois de revenir en Souabe [2], de piller cette contrée, de passer en Thuringe, en Saxe, et d'arriver au monastère de Fulde [3], d'où ils furent vigoureusement repoussés [4]. Deux ans plus tard, 917, ils envahirent la Souabe [5] et de là passèrent le Rhin pour entrer en France [6]. Le faible Charles-le-Simple en était roi. Les Hongrois arrivèrent en Alsace [7], après

[1] Annal. Novesienses, in veter. script. ampliss. collect. t. IV. Cette chronique place à tort ce fait en 911, Herman Contractus en 912. — Marian. Scot., Hepidanus monachus. Contin. Regin., Annal. Sangallenses.

[2] Ann. Augiens. Pertz, I, 68. — Herman. Contractus place cette invasion en 913, c'est-à-dire deux ans trop tôt.

[3] Contin. Regin. Pertz, I, 614.

[4] Hist. Nigræ Sylvæ ordinis S. Bened. coloniæ.

[5] Ann. Augienses, Pertz, I, 68. — Contin. Regin. Pertz, I, 614. — Liutprand, dans le livre second de son histoire, parle de presque tous ces faits.

[6] C'est cette invasion qui est ordinairement indiquée comme leur première en France; ex chron. S. Medardi Suession., D. Bouquet, t. IX.

[7] Hist. d'Alsace par Laguille, in-fo°.

avoir traversé le Rhin à Bâle, qu'ils détruisirent[1]. Ensuite ils pénétrèrent dans la Lorraine et dans la Bourgogne, qu'ils pillèrent complétement. Charles-le-Simple, abandonné de tous ses vassaux, ne put les empêcher de ravager ces provinces pendant trois ans qu'ils y restèrent. Frodoard dit que l'archevêque de Reims, Hérivée, fut le seul de tous les princes ecclésiastiques qui vint joindre le roi avec quinze cents hommes, pour la défense de Dieu et de l'Eglise. Avec cette faible troupe Charles n'osa pas s'écarter de la montagne de Laon, sa résidence habituelle, et il attendit que les Hongrois, chargés de butin, se fussent retirés d'eux-mêmes[2].

919. Conrad I étant mort, les électeurs donnèrent la couronne d'Allemagne à Henri-l'Oiseleur, duc de Saxe. Arnoulf-le-Mauvais, duc de Bavière, qui, en 916, s'était sauvé en Hongrie, quitte ce pays dès qu'il apprend la mort de Conrad, espérant obtenir la couronne[3], et revient en Bavière avec une armée hongroise. Il livre bataille à Henri près d'Augsbourg[4]; mais il est vaincu et tué. Parmi les prisonniers étaient Leel et Bolchu, célèbres par leur naissance et leur courage. L'empereur voulut voir ces deux guerriers, et leur demanda quel outrage ils avaient reçu des chrétiens pour venir ainsi dévaster leurs terres. Nous sommes, dirent-ils, comme le fut Attila, les fléaux de Dieu! L'empereur irrité leur répondit qu'ils

[1] Herm. Contract. — Marianus Scotus. — Conrad. usperg. — Ann. Wirziburgenses, Pertz, II, 241, placent ce fait un an trop tard, en 918.

[2] *Frodoard*, hist. de Reims. — Chron. S. Medardi, D. Bouquet t. IX. — Sismondi, Hist. des Français, III, 347.

[3] *Katona*, ex annal. Saxo.

[4] Art de vérifier les dates.

n'avaient plus qu'à mourir; mais que, cependant, il leur laissait le choix du supplice. Alors Leel demanda la trompette dont il se servait dans les combats pour exciter ses compagnons, et déclara qu'il dirait ce qu'il voulait en faire quand on la lui aurait donnée. Aussitôt qu'il l'eut entre les mains, il saute sur l'empereur, le frappe à la tête. Le choc fut rude, Conrad tomba, et Leel criait : Meurs donc, va annoncer aux enfers ma prochaine arrivée et prépare-toi à m'y servir. On se jeta sur lui et sur Bolchu, le peuple les entraîna à Ratisbone où ils furent étranglés [1].

En 920 ce fut le tour de l'Italie à être dévastée par une horde de Hongrois [2]. Les guerres civiles auxquelles ce malheureux pays était en proie favorisaient leurs incursions, et souvent même furent-ils appelés par l'un des partis. Le roi Bérenger, dont le trône était déjà chancelant, paraît avoir fait alliance avec eux dès cette année [3].

922. Les Daleminciens ou Dalamantes, peuple slave de la Misnie [4], attaqués par l'empereur Henri-l'Oiseleur, et ne pouvant lui résister avec succès, appelèrent à leur secours les Hongrois, qui firent le ravage en Saxe [5]. La même année nous les retrouvons en France pillant le diocèse de Verdun, sous l'épiscopat de Bernoin. La ville de Verdun fut prise, et les dévastations des Hongrois causèrent une famine l'année suivante [6].

923. Bérenger I[er], roi de Lombardie, ayant mécontenté

[1] *Thurocz*, C. 25. *Bonfinius*, dec. I, lib. X.

[2] Lupi protospatæ chronicon, Murat. V, 38. — Introierunt Ungari id est Unni, in Italiam mense februarii.

[3] *Katona*.

[4] *Kruse*, Atlas hist., carte du neuvième siècle. Traduction d'Ansart et Lebas.

[5] *Witikind*, lib. I.

[6] Hist. ecclés. et civ. de Verdun, in-4°, 1745.

les seigneurs de ce pays, fut renversé du trône et remplacé par Rodolphe II, roi de la Bourgogne transjurane. Bérenger fit alors alliance avec les Hongrois pour chasser son rival et ressaisir le pouvoir. Il lança, contre Rodolphe, une horde, commandée par le woiwode Salard [1]. Sur ces entrefaites (924), Bérenger, ayant été assassiné, les Hongrois, autant pour venger sa mort que pour satisfaire leur ardeur de pillage, ravagèrent la Lombardie et pillèrent Mantoue, Brescia, Bergame et Pavie. Cette opulente capitale disparut avec ses palais et ses quarante-trois églises. Deux cents habitants, échappés au massacre, achetèrent la vie en payant huit boisseaux de pièces d'argent qu'ils allèrent chercher dans les cendres; enfin les Hongrois se décidèrent à passer les Alpes, afin d'entrer en Bourgogne pour faire la guerre à l'ennemi de leur ancien allié. Ils furent d'abord arrêtés dans les défilés des Alpes, par le roi de Bourgogne et Hugues, comte de Provence; mais ils se sauvèrent par quelques sentiers écartés et traversèrent les Alpes en Provence. Ils passèrent ensuite le Rhône malgré Rodolphe et Hugues; enfin ils entrèrent en Gothie où, suivant leur coutume, ils commirent tous les actes de brigandages que l'amour du sang et du pillage put leur inspirer. Le territoire de Nîmes fut dévasté et Toulouse fut menacée. Enfin une épidémie qui se déclara parmi eux arrêta leurs ravages. Cette cruelle maladie faisait enfler la tête et occasionnait des dyssenteries mortelles. Les habitants de la Gothie reprirent alors courage. Raymond-Pons, comte de Toulouse, se mit à leur tête, et chassa les barbares après en avoir exterminé une grande quantité [2].

[1] *Salardus*, in Luitpr. lib. 3, c. 1.
[2] Hist. de Languedoc, t. II, p. 59. — Gallia christ. VI, 302. —

Il était temps. Le pays était désert, presque tous les habitants avaient été égorgés et il n'y avait plus de prêtres pour faire le service divin [1].

Le continuateur de Réginon signale cette même année une invasion des Hongrois en Franconie [2].

925. Albert, de la famille des comtes de Toscane, pour se venger du pape Jean X, appela les Hongrois contre Rome. Les pillards se hâtèrent d'envahir la Toscane et emmenèrent chez eux femmes et enfants avec un riche butin [3]. Ils se jetèrent ensuite sur l'Allemagne où la Norique, la Souabe et la Franconie furent dévastées [4], puis attirés par les richesses du monastère de Saint-Gall, ils vinrent l'attaquer. Les moines de ce couvent avaient été avertis de leur arrivée d'une manière miraculeuse. Sainte-Wiborade avait déjà eu plusieurs visions, lorsqu'un jour après la Saint-Jean, cette vierge s'endormit en lisant son psautier [5]. Elle apprit pendant son sommeil que les Hongrois viendraient l'année suivante ravager le

Chron. Frodoardi ; chron. de Verdun, D. Bouq. VIII, 289. — Fragment. hist. Francor. D. Bouq. VIII, 299. — Libellum Hugonis Floriacensis monachi, D. Bouq. VIII, 319. — Ex diversis chronicis, D. Bouq. IX. — *Sigonius*, page 393.

[1] Lettre des évêques de Gothie à Jean X, dans l'hist. du Languedoc. — *Rosny*, dans son histoire d'Autun, in-4°, 1802, avance que les Hongrois ont ravagé cette ville en 924. On peut voir par leur itinéraire que c'est impossible, donc cette date est certainement fausse.

[2] Hungari orientalem Franciam vastaverunt.

[3] *Sigonius*, p. 394. Et Ptolemæi Lucensis hist. ecclesiastica, lib. XVII, cap. 2, ap. Murat. XI.

[4] Contin. Regin. Pertz, I, 614. — Casus S. Galli monasterii, cap. 3, Pertz, II, p. 104. — Annales alamannici Pertz, I, 56. L'auteur de cette chronique place à tort cette invasion en 926.

[5] Acta SS. mensis maii, t. I.

monastère de Saint-Gall et qu'alors elle obtiendrait les palmes du martyre. Elle cacha sa vision pendant quelques jours pour ne pas effrayer le peuple, enfin elle se décida à en parler à un homme vénérable, le pieux Waldram, afin que les frères du couvent pussent mettre en sûreté et leurs personnes et les précieuses reliques du monastère. L'année suivante, selon sa prédiction la rumeur publique annonça l'approche des Hongrois. L'abbé Engilbert s'était préparé; résolu à faire une vigoureuse résistance, il ordonna aux moines de s'armer; il fit fabriquer des armes, et construisit un fort sur une montagne déjà défendue par la nature. On y fit une chappelle où l'on déposa les reliques, les croix et toutes les choses sacrées. Quant aux vieillards et aux enfants, on les envoya avec les livres dans les îles d'un lac voisin. Dès que les Hongrois furent près du monastère, les frères se rendirent au château fort, sauf l'un d'eux, personnage très-simple et un peu fou [1] dont les actions comme les paroles égayaient souvent la communauté; il s'appelait Héribald. Lorsqu'on se sauvait du monastère, on le pressait d'en faire autant. Fuie qui voudra, répondit-il, pour moi, puisque le camérier ne m'a pas donné de cuir pour faire des sandales, je ne fuirai pas, à moins qu'on ne me donne le cuir qui me revient. — Il resta. Son audace étonna les Hongrois, qui l'épargnèrent; et grand fut l'étonnement des moines lorsqu'à leur retour au cloître, ils retrouvèrent Héribald, accomplissant tranquillement ses devoirs de chrétien.

Quant à sainte Wiborade, Engilbert envoya quelques moines pour la conduire dans le chateau fort. Elle refusa de quitter le monastère. Engilbert vint lui-même et ne put

[1] *Fatuus.*

la fléchir, elle attendit l'arrivée de la horde. Les Hongrois la trouvèrent devant l'autel priant Dieu ; ils la dépouillèrent de ses vêtements et la tuèrent [1].

926. Les Hongrois envoyèrent demander à l'empereur Henri le tribut que ses prédécesseurs avaient promis de payer. L'empereur ne voulut pas se soumettre à cette honteuse obligation et la Saxe fut aussitôt envahie [2]. Henri, par prudence n'exposa pas ses soldats peu aguerris, et se ren-

[1] Cette femme avait une grande influence qu'elle devait à sa piété. Nous ne pouvons résister au désir de citer un fait très-curieux, pour peindre les mœurs de cette époque. Sainte Wiborada vit pendant son sommeil saint Gall, qui lui apparut avec ses vêtements en désordre et déchirés. Stupéfaite à cette vue, Qui donc, s'écrie-t-elle, a osé commettre un tel crime sur ta sainte personne? C'est Burchard, le tyran, le désolateur et le ravageur de cette province qui a commis ces violences : il a pillé le monastère, il a volé une croix d'or remplie de saintes reliques ; il a fait périr de faim les moines du couvent. En vérité je te le dis, il eût mieux valu pour lui qu'il ne fût pas né. — La vierge se réveilla alors. Bientôt Burchard vint à son monastère ; la sainte le traita durement, en lui reprochant tout ce qu'elle avait appris dans sa vision. Burchard, tremblant, disait que les moines lui avaient donné cette croix. — Oui, mais c'est à cause de la terreur que tu leur inspires ; d'ailleurs saches que ta vie est en danger si tu ne la rends. — Burchard promit de la rendre avec bien d'autres choses qu'il avait volées, et ajouta : Prie pour moi, très-chère dame, car je sais que tu es une sainte femme. — Oui, je le ferai, dit sainte Wiborade, si tu tiens tes promesses. Burchard le jura sur l'autel. Prends bien garde, ajouta sainte Wiborade, d'accepter un calice d'or et une patène que les moines vont t'offrir pour célébrer ta venue, car si tu acceptes, saches aussi que tu n'as pas longtemps à vivre. Le comte promit tout, reçut la bénédiction de la sainte et partit. Le matin arrivé, les moines apportent en effet, le calice et la patène, seuls restes de leurs richesses, et Burchard les prit Il avait oublié ses promesses devant des vases d'or. Mais peu de temps après il périt misérablement en Italie d'une chute de cheval. (Voir Liutpr. III, 4.)

[2] *Conrad. Ursperg.* — *Wittik.* lib. I.

ferma dans la ville de Wezlar. Là, il faisait de nombreuses escarmouches pour enhardir ses troupes. Il arriva qu'un waiwode tomba en son pouvoir ; aussitôt les Hongrois envoyèrent des députés à l'empereur pour racheter le prisonnier et promettre de grandes sommes d'or et d'argent. Mais Henri ne consentit à le rendre qu'à condition qu'ils feraient la paix avec lui. Le captif fut rendu, et on décida qu'il y aurait trève pour neuf ans.

Après ce traité les Hongrois quittèrent la Saxe, conquirent l'Autriche [1], ravagèrent la Franconie et la Souabe [2] et passèrent le Rhin ; pillèrent Bâle, dévastèrent le Brisgau [3] et le diocèse de Verdun [4] ; ils incendièrent les villes et les villages, tuèrent les habitants ou les emmenèrent en esclavage, enfin ils entrèrent dans Verdun, prirent le palais épiscopal à l'improviste et y brûlèrent tous les documents relatifs à l'histoire et aux privilèges des églises. Ils s'avancèrent ensuite jusqu'à Vouzy (10 lieues de Reims), détruisant tout sur leur passage [5]. Les habitants du diocèse effrayés se hâtèrent de retirer de leurs tombeaux le corps du bienheureux saint Rémi et ceux de quelques autres saints, pour les transférer à Reims. Mais la horde n'attaqua pas cette ville. La terreur y fut telle néanmoins que les habitants virent la lune couleur de feu et des armées de feu se battre dans le ciel. Une peste horrible

[1] Quæ est infra et supra Anasum. *Wittik.* lib. I.

[2] Ann. augienses, Pertz, I, 68. — Contin. Regin. Pertz, I, 614. Ann. Wirziburg. Pertz, 2, 241. Cette chronique fixe deux ans trop tard l'invasion en question.

[3] Hist. d'Alsace, par Laguille.

[4] Gallia christ. XIII, 1178.

[5] *Frodoard*, hist. de l'église de Reims, et *D. Calmet*, hist. de Lorraine, ex chron. S. Vincentii Metensis.

qui suivit, combla la dose des calamités de cette année.

927. Cependant le roi de France Raoul, occupé à faire la guerre à Guillaume-Tête-d'Étoupes, duc d'Aquitaine [1], se hâta de quitter ce duché pour venir forcer les Hongrois à abandonner la Champagne. En effet ils battirent en retraite, effrayés de l'arrivée du roi et de son armée [2], mais riches de prisonniers et de butin.

928. En paix avec l'Allemagne et la France ravagée, restait l'Italie à piller; aussi cette contrée fut-elle attaquée. En 928 les Hongrois vinrent jusqu'en Apulie [3]. Jusqu'en 932 nous ne trouvons pas d'invasions; mais après ces trois ans de repos les Hongrois recommencèrent à piller; ils avaient probablement épuisé leur butin, et il fallait le renouveler. Fidèles observateurs du traité conclu avec l'empereur d'Allemagne, ils respectèrent son empire, et ne croyant pas violer la trève, ils vinrent attaquer les Sorabes alliés de Henri. Mais celui-ci, soit pour venir au secours de ses alliés, soit pour empêcher les Hongrois d'entrer en Saxe, s'ils rompaient la trève, marcha contre eux avec une puissante armée, les battit et en fit un grand nombre prisonniers [4]. La guerre étant rallumée, les Hongrois envoyèrent réclamer le tribut à Henri; l'empereur donna à leurs députés un chien galeux, sans queue et sans oreilles [5].

[1] Hist. du Languedoc, II, 62.

[2] Le président Hénault dit que Raoul acheta leur retraite. Je n'ai trouvé ce fait dans aucun auteur original.

[3] Chronic. Vulturn. Murat. I, pars 2., 418. Comme cette chronique place cette invasion dans le même alinéa que la déposition de Jean X et l'exaltation de Léon VI, j'ai cru devoir donner la date de 928 à cette incursion, la date n'étant pas fixée par le chroniqueur.

[4] Herm. Contract. ad ann. 932.

[5] Wittik., Annal. Sax., Chron. Mindense, ap. Meibomium, I, 558.

Cette rodomontade n'eût été que ridicule si Henri n'eût pris à l'avance toutes ses précautions pour soutenir la lutte. Pendant la trève il avait établi plusieurs margraviats : celui de Misnie, fondé en 929, était spécialement destiné à former une barrière contre les Hongrois[1]. Il avait ordonné que dans toute l'étendue de ses états, l'aîné de chaque famille prendrait les armes et prélèverait sur son héritage une somme nécessaire à son équipement. Il rassembla ainsi une nombreuse armée et l'exerça en la faisant combattre contre les Slaves[2]. Il accorda une paye fixe à chaque soldat, mais il leur déclara qu'ils ne seraient point licenciés à l'approche de l'hiver, et qu'ils resteraient sous les armes dans leurs quartiers afin de veiller à la sûreté des frontières. Il fit aussi construire dans la Westphalie un immense retranchement dont les vestiges subsistent encore sous le nom de *Hunengreve*. Il entoura les villes de remparts, et jeta les fondements de plusieurs places qui sont devenues depuis des villes florissantes. Il les offrait en asile aux habitants de la campagne, lorsque les Hongrois viendraient la dévaster. Il força la neuvième partie des hommes libres à fixer leur séjour dans ces enceintes, dicta des lois pour la police de ces villes, accorda aux habitants d'importants priviléges et régla le partage de l'autorité municipale. Ces soins politiques ne lui faisaient point négliger les soins militaires. Il exerçait ses troupes, leur apprenait à charger avec promptitude, à soutenir avec fermeté le choc de l'ennemi, à se déployer et à se resserrer sans désordre. Il maintenait une discipline sévère dans son camp[3].

[1] *Kruse*, Atlas historique.
[2] *Katona*, ad ann. 830.
[3] *Sylv. de Sacy*, p. 84, ex Annal. Saxo. et Wittik.

[1] 933. Les Hongrois entrèrent en Saxe avec une nombreuse armée, jurant de venger l'outrage qui leur avait été fait. Ils ravagèrent la Moravie et le nord de la Bohême, dont le duc Wenceslas I, avait fait alliance avec l'empereur [1], et entrèrent en Thuringe ou ils assiégèrent la forteresse d'Iecheburg, et là, partageant leur armée en deux parties, ils en dirigèrent une sur la Westphalie. Mais Henri aidé des Saxons et des Thuringiens, détruisit cette bande [2]. L'autre assiégea Mersebourg. L'empereur alla bravement l'attaquer et lui livra bataille sous les murs de ce château. Les Hongrois furent écrasés [3] et 40,000 d'entre eux restèrent sur le champ de bataille. Henri ordonna qu'on représentât en peinture ce mémorable événement, dans le réfectoire de l'abbaye [4]. On célèbre encore chaque année sur le lieu du combat, une fête commémorative de cette victoire [5].

Après la bataille, Henri chassa les Hongrois de l'Autriche et rétablit le Margraviat que Charlemagne avait jadis fondé dans cette province [6].

Ce fut l'empire d'Orient qui éprouva les fureurs des Hongrois chassés de l'Allemagne. En 934, sous la conduite d'Opour, ils se jettent pour la première fois sur la Thrace, et saccageant tout sur leur passage, ils s'avancent jusqu'aux portes de Constantinople. Pour se délivrer de ces nouveaux ennemis, l'empereur romain ne crut pas devoir employer la force des armes. Il jugeait bien, disent

[1] *André*, Hist. de Bohême.
[2] Wittikind., Ann. Sax.
[3] Wittik., Liutprand. II, 9. Frodoard. ann. 933. Annal. augienses, Pertz, I, 69. Ad ann. 931.
[4] Liutpr. II, 9.
[5] *Desmichels*, 523.
[6] *De Sacy*, 81.

les historiens sophistes du Bas-Empire, que vainqueurs ou vaincus, ils viendraient de nouveau, soit pour venger leur honte, soit pour profiter de leurs succès. Il crut donc qu'il était plus sage de traiter avec eux et leur envoya Théophane, grand chambellan. Théophane se fit beaucoup d'honneur par sa dextérité dans cette négociation. Il sut leur inspirer des sentiments de paix. L'empereur de son côté n'épargna pas l'argent pour adoucir ces cœurs féroces et pour tirer de leurs mains ses sujets prisonniers [1]. A travers ce verbiage des historiens, on devine que l'empereur grec paya un tribut et de fortes sommes pour acheter leur retraite. Ils revinrent en effet chargés d'or, de pierres précieuses et emmenant une quantité prodigieuse de bestiaux [2].

934. Cette même année, une autre horde de Hongrois se jetait sur l'Italie. Hugues, comte d'Arles et roi d'Italie, acheta sa retraite moyennant dix boisseaux de monnaie. Une condition qu'il leur imposa cependant, fut qu'ils iraient à Cordoue faire la guerre aux Sarrasins. Ils partirent avec courage sous la conduite d'un chef que Hugues leur avait donné. Mais après avoir marché trois jours entiers dansdes lieux sablonneux et privés d'eau, ils craignirent quelque ruse, tuèrent leur guide et se hâtèrent de revenir chez eux [3].

935. Cette année les Hongrois se répandirent en Bourgogne et la désolèrent par le pillage, le meurtre et l'incendie ; ils dévastèrent probablement la ville de Dôle [4].

[1] Hist. du bas empire, edit. S. Martin, liv. 73, ch. 56. Ex Cedr. Leo. Sym. Georg. incert. contin.

[2] Thurocs.

[3] Liutpr. V, 8. Pray place cette invasion en 934. D'autres auteurs la placent cependant en 941.

[4] Au moins peut-on le soupçonner d'après un texte très-vague d'une

Mais cela ne dura pas longtemps, le roi Rodolphe arrivait suivi d'une armée imposante [1]. Ils se dirigèrent sur l'Italie, et chemin faisant ils détruisirent les abbayes de Saint-Pierre et de Saint-Marcel à Châlon-sur-Saône, celles de Tournus, de Savigny, de l'Ile-Barbe près de Lyon [2]. Ils ne purent entrer dans cette dernière ville, car le comte Guillaume se tenait sur ses gardes; mais Dieu sait quels ravages ils firent dans le pays. Ils détruisirent notamment la riche abbaye d'Ainay [3]. Enfin ils quittèrent la France après avoir dévasté l'abbaye de Saint-Amand à Nantua [4]. Ils entrèrent ensuite en Italie [5] et poussèrent, grâce à l'anarchie, jusqu'à Capoue; les environs de cette ville, de Bénevent, de Sarnum, de Nole, la Liburnie, le riche monastère du Mont-Cassin, furent successivement pillés. Ils revinrent encore sur Capoue, puis s'en retournèrent chez eux; en traversant le pays sauvage des Marses et des Pélignes (aujourd'hui la Sabine), ils furent attaqués par ces peuples, et tués en grand nombre dans les défilés des montagnes. Il y en eut peu qui échappèrent et revinrent en Hongrie, encore avaient-ils perdu tout leur

chronique du monastère de Dôle (bibliotheca nova du P. Labbe, t. I, 315) —935, prima Hungrorum irruptio, occiso domino Ebbone fundatore hujus loci primo domino Dolensi, et Radulpho rege Francorum mortuo.

[1] Chron. Frodoardi. — Chron. Virdun. — Ex divers. chron., D. Bouq. VIII et IX.

[2] Nouv. hist. de l'abb. royale de Tournus, 2 vol. in-4°. 1733.

[3] Hist. de Lyon, par Paradin de Cuyseaux, 1534, in-fol°, p. 248. Cette dévastation qui avait été niée est attestée par une charte du cartulaire de Savigny (aux archives municip. de Lyon).

[4] D'après une charte donnée par Lothaire à l'abbaye de Cluny pour la reconstruction de l'abbaye de S. Amand (aux archives municip. de Lyon.)

[5] Leo Ostiens. chron. I, 55. On place quelquefois cette invasion en 937.

butin. Leurs chefs dans cette expédition étaient Szabolf, Bolund et Urcun.

936. L'empereur Henri l'Oiseleur étant mort, les électeurs d'Allemagne élurent Otton I, dit le Grand. Les Hongrois, pour éprouver le courage du nouvel empereur, envahirent la Franconie et menacèrent la Saxe. Otton, sans perdre de temps, marcha contre eux à la tête d'une puissante armée et les mit en fuite [1].

937. Malgré ces défaites, les Hongrois recommencèrent leurs courses, et après avoir pillé quelques contrées d'Allemagne, notamment la ville de Gortz [2], ils entrèrent en Alsace et en Lorraine [3], d'où Otton les repoussa jusqu'à Metz [4], et parcoururent la Champagne [5], la Bourgogne [6] et l'Aquitaine [7]. Ils ruinèrent dans cette terrible invasion les villes de Metz, Trèves et Aix-la-Chapelle [8], et de là ils se dirigèrent sur Sens [9], où ils brûlèrent le monastère de Saint-Pierre-le-Vif, bâti d'une très-belle manière, dit la chronique. Cependant Samson, abbé de ce monastère, parvint à enlever les corps de quelques saints; mais il eut la douleur de ne pas pouvoir soustraire toutes les reliques à la fureur des Hongrois. Les barbares voulant venir dans le Berri [10] pour piller Bourges, Ebbon, seigneur

[1] Wittik. lib. 2 et 3. — Ditmar., lib. 2.
[2] Acta S S. Sept. t. III, 352.
[3] Fragment. Hist Francor., D. Bouq, VIII.
[4] Annal. S. Maximini Trevirensis, Pertz, II, 213.
[5] Frodoard, Hist. de Reims.
[6] Frag. hist. Franc. et chron. Andegav. D. Bouq. VIII.
[7] Ex chron. Hugon. Floriacensis monachi, D. Bouq. VIII.
[8] Thurocs.
[9] Ex hist. regum Francor.; ex vita S. Winnoci.; ex chron. Turonensi; ex chron S. Petri vivi Senonensis, D. Bouq. IX.
[10] Hist. du Berri, par Jean Chaumeau, 1566, in-fol.

de Deols, dans le Bas-Berri, alla à leur rencontre jusqu'à Loches, leur coupa les vivres et les empêcha d'entrer dans le Berri; puis avec les secours qu'il obtint du roi Raoul, il les chassa vaillamment [1]. Les Hongrois passèrent la Loire à Orléans et entrèrent en Aquitaine. Ebbon leur disputa inutilement le passage. Ce brave seigneur fut tué [2], et après sa mort, nul ne s'opposa aux épouvantables ravages que les Hongrois commirent dans l'Aquitaine. Enfin Dieu prit en pitié les maux de la France, et la horde se décida à retourner dans son repaire. C'est alors qu'elle ravagea Autun, et le diocèse de Langres, d'une façon si terrible que, cinquante ans après son départ, on se sentait encore des maux causés par son passage [3]. Puis elle désola Besançon et Pontarlier [4]; puis elle brûla de nouveau le monastère de Saint-Gall en Suisse, et enfin elle pénétra en Italie où Suze et Turin [5] furent dévastées. Elle revint en Hongrie riche de butin et de captifs [6].

A tant de malheurs qu'opposait-on? De la patience et des récits de miracles. Les chroniques de l'époque sont remplies de ces naïves narrations. Les Hongrois n'avaient pu brûler les murs de l'église de Saint-Maire (diocèse de Reims). Dans l'église de Saint-Basle (même diocèse), un

[1] Quelques auteurs disent qu'Ebbon fit la guerre aux Normands. Ce peuple ne faisait plus d'invasions en 937. Il est certain que ce sont les Hongrois qui ont combattu Ebbon en cette année.

[2] Ex chron. Richardi Pictavens. D. Bouq. IX.

[3] Ex chron. Besuense, D. Bouq. IX.

[4] Traditions populaires de la Franche-Comté, par M. de Mesmay, 1838, in 8°.

[5] Thurocs et Albert. Stradensis.

[6] Orderic Vital; la chron. du monastère de S. Florent-lès-Saumur, les chron. de Dol, de Verdun, (D. Bouq. VIII), parlent aussi de cette invasion.

de ces barbares s'efforçant de monter sur l'autel et y appuyant sa main, elle s'attacha aux pierres sans qu'il pût l'en séparer. Alors ses compagnons coupèrent la pierre autour de sa main, et le païen fut obligé de la porter ainsi. A Orbay, église de la Brie, jamais ils ne purent couper la chair d'un moine, en le frappant de leurs glaives. Exposé nu à leurs flèches, le patient ne fut point blessé; les traits rebondissaient sur son corps comme sur un diamant, sans laisser de traces [1]. On racontait aussi qu'en 916, les Hongrois entrèrent à Brème, sous l'épiscopat de Reinward, qu'ils brûlèrent les églises, tuèrent les prêtres, brisèrent les croix et jouèrent avec leurs débris. Mais Dieu dont la Passion était ainsi insultée, ne laissa pas les païens se retirer impunément. Des toits à demi brûlés des églises, sortirent des mouches qui, tourbillonnant autour de la figure et des yeux des Hongrois, les forcèrent à s'enfuir en désordre; les uns se jetèrent dans le Weser, et les autres tombèrent aux mains des Brémois [2].

Le bruit s'était répandu en Lorraine que l'invasion des Hongrois était le prélude de la fin du monde. La peste qui survint vers 934, sembla confirmer cette prédiction. Un diacre de Verdun fut si vivement frappé de toutes ces calamités qu'il parut tout à coup immobile et sans sentiment, comme un homme mort. Mais avant qu'on le mît dans le cercueil, il revint à lui et raconta que pendant son évanouissement, son âme, détachée de son corps, avait parcouru plusieurs lieux de supplices destinés aux damnés, et plusieurs lieux de délices pour les bien-

[1] Frodoard.
[2] Hist. des archev. de Brême, Leyde, Plantin, 1595.

heureux; que pour lui il avait été d'abord condamné à aller au lieu des supplices; mais que, par les mérites de la Vierge, et l'intercession de saint Martin, il avait été renvoyé au monde pour y faire pénitence. Plusieurs chanoines et Odilon, primicier de cette église, frappés de ce récit, se vouèrent à Dieu et embrassèrent la vie claustrale [1].

L'année suivante, 938, les Hongrois se jetèrent sur la Saxe, établirent leur camp sur le fleuve Boda, près de Stiedernburg, et assiégèrent cette ville. Les habitants, s'apercevant qu'ils étaient accablés de fatigue, profitèrent d'un orage pour faire une sortie, tombèrent sur le camp des assiégeants en les effrayant par leurs cris et les mirent en déroute. Chefs et soldats périrent dans la fuite. De tous côtés les habitants massacrèrent les barbares; une partie de la bande qui s'était dirigée vers le nord pour y faire le pillage fut également anéantie [2]. Cette leçon leur profita, ils ne revinrent plus en Saxe. Une autre horde s'était dirigée sur la Franconie et la Souabe, avait détruit les monastères de Saint-Boniface et de Saint-Gall [3], et arriva sur le Rhin qu'elle traversa à Worms. Elle ravagea le Hainaut [4] et la France jusqu'à l'Océan Atlantique. Il est très-probable que c'est l'Aquitaine dont il est ici question, quoique les chroniques disent simplement que les Hongrois ravagèrent la France, *Galliam;* je serais d'autant plus porté à le croire, qu'en 941

[1] Frodoard.

[2] Wittik. lib. 2. — Annal. Sax. — Mar. Scot. — Sigebert de Gemblours place ce fait à l'an 939. Struvius le met cette année 938, j'ai cru devoir adopter son opinion. — Annal. Augiens., Pertz, 1, 69.

[3] Hist. Nigræ Sylvæ ord. S. Bened. coloniæ. — Cette histoire place à tort cette invasion en 931.

[4] Jacques de Guyse, Hist. du Hainaut, liv. XIV, ch. 27.

plusieurs chroniques françaises [1] rapportent que l'Aquitaine fut dévastée, sans donner aucun autre détail, qu'aucune chronique allemande ne parle d'invasion en Allemagne cette année, et qu'il est cependant nécessaire que les Hongrois aient ravagé cette contrée pour venir en France; qu'enfin la date que j'assigne à cette invasion où les Hongrois passèrent le Rhin à Worms, d'après l'autorité de Dom Bouquet et de Jacques de Guyse, varie à l'infini dans les auteurs du moyen âge. Après avoir ravagé l'Aquitaine, la horde revint chez elle en pillant la Bourgogne et l'Italie [2]. Voici comment un chroniqueur flamand rend compte de cette invasion [3].

Al tans de cest roi Loeys
Detant, sui-jou séurs et fis
Aquist li quens Ernous Arras,
Et li hungre a tout lor harnas
Et à lor gent et forte et rike
Prisent la tière d'Osterike,
Alemagne et tout le païs.
A Wormaize ce dist l'escris,
Pasèrent le Rin et gastèrent
Toute France ù ils s'en alèrent
Jusqu'à la mer, mais en l'autre an
Furent ocis, à grant ahan,
D'une gent qui vient de Saisogne,
Qui moult bien fit la besogne

[1] Divers. chron. D. Bouquet, IX.

[2] Annal. Sax., Annal. Augiens., Contin. Regin., Chron, Tornacense S. Martini in Thesaur. nov. anecdotor. t. III, p. 1455.

[3] Philippe de Mouskes, dans la collection des chroniques belges publiées par M. de Reiffenberg, in-4° 1838, t. II, p. 83.

Non pourvec s'en remest itant
Qu'à force alèrent tot gastant,
Mais Conras, li duc d'Alemagne
Les consivi par Loheragne
A gens k'il ot poisans et fières
Jusques al bos de Karbonières
Si vint à Lobes encontre aus,
Comme hardis et bons vasaus.
Li Hungre plus avant n'alèrent
Vers lor païs s'en retornèrent.

Il est inutile de faire observer que, dans ce récit, plusieurs invasions sont mêlées; le chroniqueur nous en prévient lui-même. Nous retrouverons plus tard la véritable place de plusieurs faits qu'il indique.

940. Profitant de la lutte entre Bérenger et Hugues qui se disputaient la couronne d'Italie, les Hongrois entrèrent dans ce pays et le dévastèrent [1].

942. Les Hongrois dirigèrent, cette année, leurs courses en Bavière [2]. Ils arrivèrent jusqu'à la Trau. Aussitôt que le duc Berthold apprit leur arrivée, il leva une armée et marcha à leur rencontre. La victoire resta à Berthold, grâce à l'appui des Carinthiens. Ce combat fut terrible pour les vaincus. Les Hongrois n'avaient pas encore éprouvé une pareille défaite.

943. Les affaires des Hongrois furent meilleures en

[1] Lupi protospatæ chron. Murat, V, 39.

[2] Chron. Salisburg. — Herm. Contr. et Hepid. Ces deux derniers auteurs fixent cette invasion à 943. J'ai suivi l'opinion du savant Pray, lib. II. — Struvius place cette déroute à l'an 944, d'après le continuateur de Réginon. Cette invasion est encore mentionnée dans Conrad. Usperg., Cosmas Pragens., Chron Salisburgense

Orient. Il semble vraiment que leurs forces augmentent avec leurs défaites ; vaincus en Bavière, ils se jettent sur l'empire grec, en si grand nombre que l'empereur n'osa pas les combattre ; il leur envoya des députés qui achetèrent la paix pour cinq ans [1].

Quelques années après cette expédition, Zoltan, le chef des Hongrois, mourut et fut remplacé par son fils, Toxun, 947.

§ IV. — Depuis la mort de Zoltan, jusqu'à la conversion des Hongrois.

947. Toxun fut élu par les Hongrois, à la mort de Zoltan ; c'était un homme féroce. Un chroniqueur, qui l'appelle Urzus [2], dit qu'il était aussi rapace et cruel que l'animal dont il porte le nom.

Toxun était cependant habile. Il reconnut que les invasions en Allemagne ne réussissaient plus. Il apprit que l'Italie était toujours divisée entre Hugues et Bérenger ; il jugea que, dans un pays déchiré par les guerres civiles, il réussirait mieux qu'en Allemagne. Dès l'année de son élection, 947, il se jette sur l'Italie, et la ravage jusque dans la Campanie [3]. Il ne s'était pas trompé, il ne rencontra pas de résistance, et parvint jusqu'à Otrante [4].

949. Le succès de cette expédition engagea Toxun à

[1] Contin. Theoph. in rebus gestis sub Romano Lacapeno. — Quelques savants pensent que c'est alors que Bulogud et Gylas embrassèrent le christianisme. J'ai cru devoir rapporter ce fait à l'an 950, d'après l'autorité de Lebeau et de S. Martin.

[2] On appelle Toxun de divers noms : Tapin, Taxis, Tuxum, Urzus.

[3] Chron. Vulturnense ; j'ai fixé cette date d'après Katona.

[4] Lupi protosp. chronic.

en faire une nouvelle. Il se jeta sur la Lombardie, la pilla sans obstacle, et fit impunément un immense butin en prisonniers et en troupeaux. Bérenger II, roi d'Italie, lui envoya des députés pour traiter de la paix. Toxun répondit qu'il ne partirait que si on lui donnait de grandes sommes d'argent. Bérenger, pour se les procurer, commit plus de violences que les Hongrois. Clercs et laïques, pauvres et riches, gens de tout âge et de tout sexe, tous furent forcés de payer. Bérenger donna aux Hongrois dix boisseaux de monnaie; mais on dit qu'il en garda pour lui bien davantage[1].

950. Sous le règne de Conrad-le-Pacifique, les Hongrois, après avoir ravagé la Bavière, où ils furent battus par Henri, frère d'Otton[2] envahirent le royaume d'Arles. Ils y pénétrèrent par l'Alsace, et, après avoir dévasté cette contrée, les Hongrois traversèrent les forêts du Jura[3], prirent Besançon, pillèrent cette ville, et y détruisirent l'église de Saint-Étienne. Pendant que les Hongrois ravageaient ainsi le royaume d'Arles, les Sarrasins, établis à Fraxinet, occupaient les passages des Alpes, et ne les laissaient franchir, pour se rendre à Rome, qu'à ceux qui leur payaient le tribut exigé. Pour se défaire des Hongrois et des Sarrasins, Conrad usa d'un stratagème assez ingénieux. Il envoya des députés aux Sarrasins chargés de leur annoncer que les Hongrois lui demandaient sans cesse de faire alliance avec lui pour chasser les Sarrasins du pays où ils étaient établis. Ces députés étaient chargés de faire alliance avec les Sarrasins contre les

[1] *Sigonius.*
[2] Chron. Hildesheimense. — Lamb. Schafnuburg.
[3] Histoire des Séquanais, par Dunod, in-4°, 1735.

Hongrois. D'autre part, Conrad faisait dire aux Hongrois : Pourquoi, courageux guerriers, me faire la guerre ? Il nous importe bien davantage d'être amis. Allons ensemble chasser les Arabes, et établissez-vous à leur place ; le pays est fertile, et je vous en céderai d'autre si vous me restez fidèles. Les deux alliances furent conclues. Les Sarrasins sortirent de leur repaire et marchèrent contre les Hongrois ; ceux-ci s'avancèrent contre les Sarrasins. Lorsque les deux armées furent en présence, Conrad les anima et la bataille s'engagea. Chacun des deux peuples s'attendait à être secouru ; mais Conrad les enveloppa et les tailla en pièces, sauf quelques prisonniers qu'il fit vendre à Arles[1].

Cette même année, un autre parti de Hongrois envahit l'empire grec. Pendant la guerre, un de leurs princes, nommé Bulogud, vint demander le baptême à l'empereur Constantin VII. On lui donna le sacrement et on lui conféra la dignité de patrice. Ce chef s'en retourna avec de riches présents. A son exemple, un autre chef, nommé Gylas[2], vint aussi se faire baptiser et fut traité avec les mêmes honneurs. Il emmena dans son pays un moine appelé Hiérothée, auquel le patriarche de Constantinople conféra l'épiscopat. Hiérothée convertit un grand nombre de Hongrois. Mais, des deux chefs, Gylas seul demeura fidèle à la religion qu'il venait d'adopter. Il s'abstint de faire des courses sur les terres de l'empire grec. Il protégeait même les chrétiens, qu'il rachetait des autres chefs, pour leur donner la liberté. La conversion de Bulogud

[1] Ex libro de Casibus monaster. S. Galli., D. Bouq. IX.

[2] Schœll, t. III, p. 130, fait remarquer, avec raison, que ce mot est moins le nom propre que le titre de cet individu. En effet, les juges madgyars portaient le nom de Gylas.

fut de peu de durée. Il apostasia, fut pris à la bataille d Augsbourg et pendu [1]. Ainsi les Hongrois ne rapportaient pas seulement chez eux l'or des peuples qu'ils dévalisaient, ils rapportaient aussi leürs idées, leur religion. Ils allaient chercher, dans les pays chrétiens, les éléments de leur civilisation future, et préparaient ainsi, sans s'en douter, leur admission parmi les peuples civilisés.

951. Sous le règne de Louis-d'Outremer, les Hongrois commandés par leur waivode Toxun, après avoir traversé l'Italie, passèrent les Alpes et le Rhône et se dirigèrent sur l'Aquitaine, alors gouvernée par le duc Guillaume-Tête-d'Étoupes. Dom Vaissette [2] fait remarquer que les Hongrois ne traversèrent pas la Gothie pour aller en Aquitaine. Ils se souvenaient, sans doute, du désastre de 924. Ils passèrent par le Gévaudan, prirent et détruisirent Javoulx, sa capitale. C'est alors que le siége épiscopal fut transféré à Mende. Entré dans l'Aquitaine [3], ils y commirent les ravages accoutumés pendant tout l'été. Le Berri ni la Tourraine ne furent pas épargnés. Ils forcèrent les moines de Strade à se réfugier dans le château de Loches, où ils emportèrent le corps de Saint-Genou. La bande revint en Hongrie par l'Italie [4].

953. Deux ans après l'invasion dont nous venons de parler, les Hongrois, commandés par un chef nommé Bulgius, traversèrent les Ardennes et entrèrent dans le diocèse de Cambrai. Pendant qu'ils pillaient la contrée, emmenant les habitants avec eux, et brûlant les églises, l'évêque Fulbert, pour sauver la ville de Cambrai et ceux

[1] Lebeau, ex Cedr. et Zon., t. XIV, 25.
[2] Hist. du Languedoc, I, 640.
[3] Ex translatione S. Genulfi. D. Bouq., IX
[4] Frodoard. Chron. ad ann. 951.

qui s'y étaient réfugiés, l'entoura de fortifications. L'événement justifia ses prévisions : car, quelques jours après que les ouvrages furent terminés, les Hongrois tombèrent sur la ville, et, pendant trois jours, accablèrent de toutes sortes de maux le pays d'alentour. Ils tentèrent un assaut, mais furent repoussés. Fatigués, ils allèrent camper dans une plaine vers l'Escaut, pour revenir plus tard, contre la ville, après s'être suffisamment reposés et repus de viandes. Pendant ce temps, quelques-uns d'entre eux, le neveu du chef en tête, tentèrent une nouvelle attaque ; mais ils furent battus par un brave citoyen, nommé Eudes, qui tua, après une défense désespérée, le personnage qui commandait la troupe. On plaça sa tête sur le mur, au bout d'une lance. Bulgius, à cette nouvelle, entra en fureur, et l'assaut recommença. Soutenus par l'amour de la patrie et les ferventes prières de leur évêque, les assiégés résistèrent vaillamment. Les Hongrois rebutés, demandèrent la paix et promirent de rendre tout le butin, si on leur rendait la tête du neveu de leur roi. Les assiégés craignant quelque fourberie, refusent. Les Hongrois excités, jurent d'abattre leurs ennemis ; ils jettent une multitude de flèches enflammées sur l'église. Bientôt l'édifice sacré était en feu, les Cambrésiens consternés, et les Hongrois vengés ; lorsqu'un clerc, Sarraldus, poussé par Dieu, dit la chronique, monte sur le toit avec un vase rempli d'eau, marche avec une intrépide assurance, détruit l'œuvre des Hongrois ; et ce qui est admirable à dire, selon le chroniqueur, c'est que, bien qu'exposé aux flèches de l'ennemi, Sarraldus ne fut pas atteint, grâce, comme la chose l'indique, aux mérites de la Vierge et à l'intercession de saint Gaucher. Alors les Cambrésiens, se sentant soutenus par le ciel, font des prodiges de va-

leur. Les Hongrois vaincus, se retirent honteusement, et, pour assouvir leur rage, détruisent le peu qu'ils avaient d'abord épargné. Ils ruinèrent le monastère de Saint-Gaucher, où ils tuèrent une foule de gens qui s'y étaient réfugiés[1]. De là ils entrèrent en Champagne, où ils brûlèrent le monastère de Saint-Théoderic au mont Or, près Reims[2]. Enfin ils dévastèrent l'Aquitaine[3] et retournèrent dans leur pays, chargés de butin et emmenant une foule de captifs.

C'est probablement à la suite de cette invasion que Arnoulf Ier, le Grand, comte de Flandre, distribua au clergé et à la noblesse les dîmes dont les papes lui avaient accordé la levée, pour leur aider à repousser les Hongrois[4].

954. Louis IV, d'Outremer, roi de France, avait cédé la Lorraine à Otton-le-Grand, empereur d'Allemagne, et ce dernier l'avait donnée en fief à Conrad, duc de Franconie. Mais ce vassal, peu de temps après son investiture, avait soutenu Ludolf, fils d'Otton, révolté contre son père. Otton, pour punir Conrad, le dépouilla du duché de Lorraine et en investit Brunon, archevêque de Cologne et frère de l'empereur. Pour se venger, Conrad appela les Hongrois à son secours. Les Barbares répondent à son appel, ravagent la Norique[5], passent du côté de Sekingen[6] et pénètrent en Lorraine. Brunon sauva Trèves de leurs

[1] Chron. d'Arras et de Cambrai, par Balderic, in-8°, 1834, lib. I, c. 74. Cette chronique se trouve aussi dans le t. VIII de D. Bouquet.
[2] Acta SS, t. I du mois de juillet, p. 59.
[3] Gall. Christ, t. II, p. 146.
[4] Hist. des comtes de Flandre, in-12, 1698, La Haye.
[5] Annales wirziburgenses, Pertz, II, 241.
[6] Muller, hist. des Suisses.

ravages ; mais ils s'en dédommagèrent dans les diocèses de Cologne et de Toul ; ils brûlèrent cette dernière ville [1]. Dans ce diocèse, ils commirent tant de déprédations qu'à peine trois ou quatre clercs restèrent dans l'église métropolitaine pour faire le service divin [2]. Touché de tant de maux, Gauzlin, évêque de Toul, assembla les grands, ducs et barons, avec tous les fidèles pour venir au secours du peuple et de l'église; et, secondé par les largesses d'Otton et des grands, qui prirent en pitié la misère du peuple, il parvint à rebâtir l'évêché.

Les Hongrois s'étaient dirigés du côté de la forêt des Ardennes, en pillant l'Hasbaigne [3]; ils épargnèrent le monastère de Lobes [4]. A leur passage à Gembloux, saint Guibert se présenta à eux, sans armes, mais fort de la parole de Dieu qui l'animait, décidé à mourir pour sauver ses frères du trépas. Ce saint leur prêche la foi, peu à peu adoucit leur rage, leur parle de leur salut, et en convertit quelques-uns, qui furent ainsi, suivant l'expression de la chronique, arrachés au royaume du diable [5].

De là ils entrèrent en Champagne, pillèrent le Vermandois, le Laonnois, le Rémois, le Châlonnois, puis ils se dirigèrent sur la Bourgogne, passèrent en Italie et rentrèrent dans leur pays, riches de butin, mais diminués par les maladies et les combats [6].

[1] Hist. civ. et ecclés. par le P. Benoît.

[2] Gallia Christ. XIII, 977. Les Bollandistes font cependant remarquer (septembre, t. III) que cette dépopulation est en partie due aux vingt-cinq années de guerres antérieures.

[3] Chron. Tornacense, D. Bouquet, t. VIII.

[4] Falcuinus, de gestis abbatum Lobiensium, in Veterum aliquot scriptor. Spicilegium, t. VI, 569.

[5] Acta SS. Vita S. Guiberti Gemblacensis monachi, Mai, t. V, p. 264.

[6] Chron. de Frodoard. Cette invasion est indiquée dans les annales

955. L'année suivante, les Hongrois essayèrent de recommencer leurs courses en Bavière et en France [1]. Ils arrivèrent en Allemagne, en si grand nombre, qu'ils disaient que leurs chevaux épuiseraient les fleuves et la mer, et démoliraient les villes avec la corne de leurs pieds ; et qu'à moins que la terre ne les engloutît ou que le ciel ne tombât sur eux, ils ne pourraient être vaincus [2]. Ils vinrent assiéger Augsbourg. Toute l'Allemagne se leva en masse. Conrad, lui-même, vint rejoindre Otton ; le roi de Bohême, Boleslas Ier, arriva aussi au secours de l'empereur [3]. Enfin on se disposa pour le combat. On célébra un jeûne ; tous se préparèrent à la mort et se pardonnèrent l'un l'autre. Otton communia publiquement, promit à saint Laurent, dont c'était la fête (10 août 955), une église et un évêché à Mersebourg. L'évêque Ulrich donna la bénédiction au peuple, et la bataille s'engagea. Conrad décida la victoire et mourut dans la mêlée, expiant ainsi sa trahison. Plus de cent mille Hongrois furent tués ou noyés dans le Lech, et trois de leurs chefs, nommés Bulogud, Leelus et Pulszi [4], pris et pendus. Après le combat, on salua Otton comme père de la patrie, et on

de Lobes et de Wurzbourg. (Pertz, t. II, 210, 241.) Ces dernières la placent en 955, mais à tort. Voyez encore Wittikind, l. II ; Aventinus, l. IV ; Gerardus presbyter, in Vita S. Uraldici, c. 12 ; Sigeberti chronicon, Annalist. Sax.

[1] Chroniq. de Frodoard, et Histoire de Lorraine.

[2] Contin. Reginon., Pertz, 1,623.

[3] Art de vérifier les dates.

[4] Plusieurs historiens ne mentionnent que Bulogud et Leelus, et affirment que le troisième chef est inconnu. Cependant les grandes annales de Saint-Gall (Pertz, I, 77) donnent le nom du troisième, qui s'appelait *Pulszi*.

entonna, dans toutes les églises, des cantiques en actions de grâces [1].

Depuis cette bataille, les Hongrois n'ont plus fait d'invasions dans l'Europe occidentale; ils se ruèrent sur l'empire grec. Mais le temps approchait où les Hongrois, devenus chrétiens, allaient faire partie des peuples de l'Europe, et où ils oublieraient leur ancienne barbarie.

959. Quatre ans après leur défaite, une armée de Hongrois envahit la Thrace, sous le règne de l'empereur Constantin VII. Traînant à sa suite un nombre infini de prisonniers, la horde parut le jour de Pâques sous les murs de Constantinople. Pothus Argyre, commandant de la garde, ayant rassemblé tout ce qu'il y avait de troupes dans la ville et dans les environs, attaqua le camp des Hongrois pendant la nuit, les tailla en pièces, et reprit tout le butin et les prisonniers. Ceux qui échappèrent au carnage retournèrent dans leur patrie, couverts de honte et de blessures [2]. Rien ne pouvait arrêter ce peuple de pillards. En 962, une bande de trois cents Hongrois dévasta le territoire de Thessalonique [3].

Zonare mentionne une guerre que les Hongrois eurent avec les Bulgares en 966. En 967, la Thrace est encore envahie par eux; enfin, en 970, ils y reviennent pour la dernière fois. Burdas, général grec, les battit [4].

Tant de défaites successives décidèrent Toxun à faire la paix avec Otton. En 971, le traité fut signé, et l'Europe

[1] Les annales de Lobes et de Wurtzbourg placent à tort cette victoire en 956. En général, cette date a été très-contestée. Je m'en suis rapporté à l'opinion généralement admise aujourd'hui en Allemagne.

[2] Lebeau, XIV, 36, d'après Sym.—Katona place cette invasion en 961.

[3] Katona.

[4] Pray. lib. II.

tout entière fut délivrée des ravages auxquels elle était soumise depuis près d'un siècle.

La paix engagea les chrétiens à propager leur religion chez les Hongrois ; néanmoins la cruauté de Toxun fut un obstacle dont le courage des missionnaires ne put triompher. Mais, en 972, à la mort de Toxun, Geysa, son fils, fut élu par les Hongrois. Plus doux de caractère que son prédécesseur, Geysa conseilla à la nation de déposer les armes, et de cultiver le pays, dont il appréciait la fertilité. A ces nouvelles, Otton envoya l'évêque Brunon en ambassade auprès de Geysa pour renouveler la paix et pour essayer d'implanter en Hongrie la foi chrétienne. Geysa reçut, avec plaisir, cette ambassade, accepta l'amitié de l'empepereur et lui offrit la sienne [1]. Il envoya, 973, à Otton, des députés pour traiter de la paix à de bonnes conditons. Otton demanda qu'il fût permis à des missionnaires d'aller prêcher la foi en Hongrie en toute sûreté. Geysa y consentit d'après les conseils de sa femme, Adélaïde, sœur de Mieczislas, roi de Pologne [2]. Alors l'évêque de Pavie, Piligrinus, alla en Hongrie pour régler les articles du traité, et pour convertir les Hongrois. En peu de temps, il baptisa cinq mille nobles, et Geysa lui-même, vers 994. On peut se faire une idée de la manière dont Geysa pratiquait le christianisme, d'après la réponse qu'il fit à un évêque qui lui reprochait d'adorer les faux dieux à côté du seul véritable : Je suis assez riche, dit-il, pour servir tous les dieux. Geysa maria son fils Waïk, à Gisèle, fille de Henri-le-Querelleur, duc de Bavière, et sœur de l'empereur Henri II. Waïk avait reçu au baptême le nom d'Étienne.

[1] Lamb. Schafnab., Annal. Saxo., Chron. Hildesheimense.

[2] Schœll dit que sa femme était Surolta, fille de Gylas.

Ce fut sous son règne (997–1038) que le christianisme devint religion dominante en Hongrie. Étienne fit venir des missionnaires de tous les pays, et donna des lois sévères contre l'idolatrie. Il fonda l'évêché de Strigonie et divisa tout le pays en dix diocèses. En l'an 1000, Etienne prit le titre de roi, soit que le peuple, Otton III ou le pape Sylvestre II lui ait donné l'autorité royale. Étienne changea la constitution du royaume. Il abolit l'ancienne division de la nation en tribus, et, se conformant à l'usage établi dans les royaumes allemands, il divisa la Hongrie en comtés ou palatinats, à la tête desquels était un ispan ou palatin, chargé de l'administration de la justice. Tous ces palatins relevaient du nandor-ispan, ou palatin de Hongrie, premier ministre du roi. La diète qui gouvernait avec le roi, se composait des évêques des barons et des chevaliers. En 1016, saint Étienne donna, à sa nation, un code de lois connu sous le nom de *Decretum S. Stephani* [1]. Ainsi, dès le commencement du onzième siècle, les Hongrois, devenus chrétiens, étaient entrés dans la grande famille européenne. Dès lors aussi, ne se considérant plus comme campés au milieu de l'Europe, pour la piller, leurs invasions cessent, et c'est à cette époque que doit s'arrêter mon travail.

[1] Schœll, t. III, p. 134.

SECONDE PARTIE.

Aprèsavoir essayé de donner une suite, aussi complète que nous l'avons pu, des invasions des Hongrois en Europe, nous sommes obligés d'occuper encore pendant quelques instants, l'attention de nos lecteurs sur les traditions populaires qui ont conservé le souvenir des incursions hongroises et sur l'influence que ces incursions ont pu exercer sur l'organisation politique de l'Europe au dixième siècle. Nous serons aussi courts que possible, surtout dans la dernière de ces questions; nous croyons, en effet, qu'il nous suffira de rappeler quelques-unes des idées que M. Guizot a émises dans ses cours. Nous terminerons enfin cette aride dissertation en examinant s'il ne reste pas en France, parmi les populations sauvages, connues sous le nom de Bohémiens, quelques bandes dont l'origine pourrait se rapporter aux Hongrois.

§ I. — Traditions relatives aux Hongrois.

De tous les monuments de la littérature du moyen âge, le roman de Garin le Lorrain est le seul, à notre connaissance, qui parle des invasions des Hongrois.

Il est important, pour apprécier les faits qui vont suivre, de connaître le caractère de cet ouvrage. Dom Calmet dit[1] qu'on ne peut douter que ce ne soit un vrai et pur roman; l'auteur n'a aucune teinture de la bonne histoire, ni des

[1] Biblioth. Lorraine, t. I, p. 71.

vraies généalogies; il pèche à tout moment contre la chronologie et la géographie. Cependant plusieurs historiens ont regardé cet ouvrage comme une histoire véridique. *Vassebourg*, historien lorrain, *Symphorien Champier*, *Edmond du Boulay*, *Hugues de Toul*, *la petite chronique de Metz* et *Meurisse*, citent l'histoire de Garin comme véritable. Il s'en faut que l'opinion de ces auteurs soit exacte. Celle de Dom Calmet nous paraît bien plus vraie, et d'ailleurs le savant Dom Rivet ajoute[1], que tous ces romans, que l'ignorance avait produits, portaient des marques de leur origine, et n'étaient que des amas de fictions grossièrement inventées. Nos vieux Français y avaient multiplié les actions, mais sans ordonnançe, sans liaison et sans art.

Hâtons-nous d'ajouter à ces jugements sévères que si ces romans sont faux, historiquement parlant, ils sont précieux pour les détails de mœurs que le poëte raconte en termes si simples et si intéressants.

A nos yeux, le roman de Garin n'a aucune valeur historique ; le personnage dont il décrit la vie est fabuleux ou au moins assez inconnu. Le seul auteur sérieux qui parle de lui est Jacques de Guise (voir nos prolégomènes, page 11), qui paraît avoir écrit sur Garin d'après le poëme. Cependant il place Garin sous *Charles-le-Chauve*, et le roman commet un anachronisme en le faisant vivre sous Pépin-le-Bref. Même confusion chronologique dans tout l'ouvrage.

Cependant cette épopée a dû être composée peu après les invasions des Hongrois, à une époque où le souvenir de leurs ravages n'était pas encore perdu, mais où l'on commençait à les confondre avec les ravages de tous

[1] Hist. litt. VI, 16.

les peuples envahisseurs des temps antérieurs au Xe siècle.

Le manuscrit n° 180 de la bibliothèque de l'Arsenal commence par ces mots :

> Bonne chançon plairoit voz à oir
> De grant estoire et de merviloz pris
> Si com li Hongre vinrent en cest païs

Les autres manuscrits portent *li Vandres* au lieu de *li Hongres*. On s'étonne que des hommes aussi instruits que Dom Bouquet, Dom Mabillon, Dom Vaissette et les PP. Pagi et Lecointe aient, sur l'autorité de ce roman et des chroniques de Saint-Denis qui n'ont fait que le copier, aient admis, dison-snous, une invasion des Vandales en France au VIIIe siècle ; car il est évident qu'il n'y a pas eu alors invasion de Vandales en France, et d'ailleurs le poëme ne le dit pas plus qu'autre chose.

Examinons en effet de quel peuple il est question. Déjà tout à l'heure nous avons cité deux leçons très-différentes au 3e vers. Un manuscrit porte li Vandres, l'autre li Hongres.

Continuons cet examen :

Li Vandres (ou li Hongres) vinrent en ce pays, détruisirent Reims, assiégèrent Paris, tuèrent saint Nicaise, évêque de Reims, et saint Maurice, de Cambrai.

Ces faits sont évidemment relatifs à l'invasion des Vandales de 408. Ils ont en effet tué les évêques de Reims et de Cambrai. Seulement ce dernier s'appelait Diogène 1er[1].

Plus loin[2], le poëme appelle ce peuple les Sarrasins.

Gall. Christ. III, 2.

Roman le Garin le Loherain, publié par M. P. Paris ; p. 9. —

L'Apôstoiles dit à Charles-Martel : *Quand vous aurez vaincu les Sarrasins, rendez les dîmes.* Ici le poëte fait allusion à l'invasion des Sarrasins et aux querelles de Charles et du clergé. Ce fait n'a rien de commun avec les précédents.

A la fin de la page 10 le poëte revient aux Vandales.

« Mais li Glouton ont trois siéges assis,
« Rains ont destruit et Soissons ont ja pris.
« Et devant Troies en ont plus de cent mil
« Et autretant en ont devant Paris,
« Fosses fundérent, si com la chanson dit.

C'est en effet, dit M. Paris, une tradition conservée dans le pays et consignée dans la plupart de nos historiens, que le village de Fosses doit son nom aux sépultures des Vandales tués dans un combat qu'ils avaient livré aux Français.—Nous ajouterons que le poëte annonce qu'il parle d'après de vieilles traditions, *si com la chanson dit* : des chansons populaires sont donc ses autorités, ses sources.

Charles-Martel assemble ses gens, marche sur Paris ; les païens se hâtent de lever le siége ; alors *les Vandres* (tantôt l'un tantôt l'autre des deux peuples) vont à Saint-Denis pour piller et brûler l'abbaye (page 12). Ici c'est un souvenir d'une invasion normande. Hervis bat *les Sarrasins* (le poëte vient de les appeler Vandres), et les poursuit jusqu'à Fosses.

A la page 17 on vient annoncer à Charles que :

. . . . *Cis del val de Sissons*
Ont desconfit paien et . . . .

Nous empruntons plusieurs notes à cette publication, et nous saisissons avec plaisir l'occasion de remercier MM. Reinaud et Paris des bons conseils qu'ils ont bien voulu nous donner.

Il faut une rime en *on*. Sarrasin et Vandre ne rimant pas, le poëte dit :

Ont desconfit paien et esclavon.
Ta terre mettent en feu et en charbon.

A la page 22 la nécessité de la rime n'existant plus, lorsque le poëte dit que Charles-Martel s'avance contre les barbares, il les appelle alors *les Vandres*, et dit qu'ils se sauvent à Troyes ; à la page 23, il les appelle Sarrasins parce que la rime est en *in*.

Va s'en li roi après les Sararzins
Onc ne fina desci qu'à Troies vint, etc.

D'après l'auteur de Garin, l'armée de Charles aurait été composée, entre autres peuples, de *Normands*. Or, ils n'ont paru en France qu'un siècle plus tard. Saint Loup, antérieur de trois siècles à Charles-Martel, prêche néanmoins devant ses soldats.

A la page 67, pour compléter la confusion, un messager vient dire à Pépin

« *Que le Beauvoisis li Normant ont tot gasté.* »

Ainsi voilà une invasion normande sous Pépin-le-Bref. Rien de plus absurde que tout cela comme histoire.

A la page 51 le poëte place aussi l'invasion des Hongrois sous le règne de Pépin ; et ce qu'il en dit est un des souvenirs populaires presque contemporains de ces invasions :

Or... disons des Hongres que Dieu puist maléir !
Qui ont lor gent assemblé et porquis,

Por prendre Gaule et gaster le païs;
Si com la Bible le nous tesmoigne et dit :
Mez ont assise qui fut au duc Hervi.
Dont grant despit en vint au palasin.
Secors va querre en France au roi Pépin.

Tous les passages que nous venons de citer prouvent jusqu'à l'évidence que le poëme de Garin le Lorrain ne parle pas plus d'une invasion que d'une autre, des Vandales que des Sarrasins, des Sarrasins que des Hongrois; que les faits relatés dans ce poëme n'ont pas la moindre valeur historique. L'auteur avait à parler des guerres de Charles-Martel et de Pépin-le-Bref contre les Sarrasins, il a rassemblé toutes les traditions relatives aux nombreuses invasions des barbares dans les Gaules et les a confondues en une seule. Au reste, M. Reinaud[1] avait déjà démontré combien ont eu tort ceux qui ont laissé de côté les vraies sources de notre histoire, pour se servir des œuvres des romanciers du moyen âge.

Le souvenir des invasions des Hongrois et de leur cruauté a été conservé longtemps en France par les traditions populaires. Ce sont elles qui ont fourni à Perrault le sujet de plusieurs de ces contes des fées, où les faits historiques, altérés par la tradition et l'imagination du fabuliste, ne se présentent plus à nous que dénaturés. Qui reconnaîtrait, en effet, dans l'ogre du conte de la Belle au Bois dormant, de Barbe-Bleue, du Chat-Botté, le Hongrois du X[e] siècle? Cependant la botte de sept lieues, qui permet à l'ogre de traverser montagnes et rivières, d'aller partout avec tant de rapidité, est bien un souvenir de ces innombrables et universelles invasions que nous venons

1. Invasions des Sarrasins, introd., p. 37 et suivantes.

d'énumérer. Cet amour de la chair fraiche des petits enfants est bien le reste de cette tradition que les Hongrois buvaient le sang de leurs ennemis, et que les mères mordaient leurs enfants à la figure. Les yeux gris et ronds de l'ogre, son nez crochu, sa grande bouche armée de longues dents forment la charge du portrait du Hongrois.

On ne saurait vraiment douter, en présence de ces faits et de l'analogie des noms, que les ogres ne soient les Hongrois, et les contes des fées d'anciens fabliaux arrangés et dénaturés par Perrault, comme l'a démontré M. Walkenaer [1].

Rien de plus populaire encore en France, et même à Paris que les ogres. Ce nom est encore un épouvantail terrible dont se servent les vieilles femmes et les nourrices, (gardiennes de toutes traditions) pour effrayer les petits enfants et leur imposer silence [2].

Singulière destinée de tous ces peuples et de tous ces hommes ravageurs ! Annibal après dix-sept ans de luttes héroïques et de pillage en Italie, ne servait plus aussi qu'à effrayer les enfants ; dès que leurs mères les menaçaient d'Annibal, ils cessaient de crier et d'être méchants.

Richard-Cœur-de-Lion a été longtemps aussi pour les femmes Syriennes, un excellent moyen de faire taire leurs petits enfants ; il suffisait de prononcer ce nom redoutable pour les terrifier [3].

[1] Dissertation sur les contes.

[2] Qui n'a pas eu peur de ce *Croque-Mitaine*, cet ogre noir, qui a failli bien des fois nous manger, et que nous avons tous cru voir en apercevant un vilain charbonnier ou un ramoneur criard munis de l'indispensable sac pour nous emporter!

[3] « Les Arabes, dit M. Walkenaer, croyaient aussi à l'existence « d'une race d'hommes qui se délectaient à manger les petits enfants ; « ils les nommaient *gouls*. » Il est parlé en effet, dans les Contes des

§ II. — Influence des invasions des Hongrois sur l'organisation politique de l'Europe.

Lorsque les barbares eurent renversé l'empire romain, ils s'établirent sur le sol que les successeurs d'Auguste avaient jusqu'alors gouverné. Si l'on en croyait certains historiens, plusieurs royaumes se formèrent des débris de l'empire détruit, des rois germains régnèrent à la place d'empereurs romains et les peuples changèrent de maîtres. La société romaine, suivant ces auteurs, perdit au milieu de l'invasion une partie de sa politesse, mais à la renaissance elle regagna ce qu'elle avait perdu dix siècles auparavant. Étrange manière de juger les faits! Comme si avec les Germains, une société nouvelle n'était pas née. En effet, le vieux paganisme et toutes ses conséquences, l'esclavage, l'inégalité de l'homme et de la femme s'abîmèrent dans le gouffre ouvert par l'invasion. Les peuples nouveaux qui s'emparèrent de l'empire se trouvèrent en présence de deux sociétés, l'une décrépite, encore debout cependant, l'autre jeune et pleine d'avenir. Les barbares n'hésitèrent pas à entrer dans le sein de la dernière, et Clovis se fit chrétien. Avec lui, le christianisme triompha dans la Gaule du paganisme; mais qu'on ne s'imagine pourtant pas que l'humanité, procédant vite dans sont travail, se soit modifiée instantanément, que les Francs devenus chrétiens aient immédiatement déduit de la doc-

Mille-et-Une Nuits, composés primitivement en persan, d'une ogresse qui veut s'emparer du jeune prince égaré dans le désert, pour le manger. — *Sylv. de Sacy*, Mémoire sur l'origine du recueil des Contes des Mille-et-Une Nuits, dans les Mémoires de l'Acad. des Inscriptions et Belles-Lettres, X, 57.

trine de l'Évangile toutes les conséquences sociales et les aient mises en pratique : c'était le travail des siècles.

Depuis le cinquième siècle, la France n'exista pas comme société uniforme; elle renfermait plusieurs sociétés : les Francs, espèce de caste militaire, les prêtres, les habitants des villes, les habitants des campagnes, tous plus ou moins séparés; une seule chose les réunissait, la croyance à l'Évangile. Lorsque, après l'invasion, la nation française commença à s'organiser, le système féodal prit naissance, et persista malgré Charlemagne. Lorsque les Normands et les Hongrois parurent, il n'y avait pas à proprement parler de gouvernement. Il y avait bien un roi de France, mais il était sans pouvoir. Il y avait bien des seigneurs féodaux, mais sans pouvoir reconnu. Alors s'agitait la question de savoir à qui des deux principes, la royauté ou l'aristocratie, resterait la puissance. Or, nous croyons que pendant les invasions des Hongrois et des Normands, la royauté montra toute son impuissance à défendre le sol, sauf de rares exceptions; que les seigneurs en élevant alors un château-fort et s'y renfermant avec leurs sujets, se montrèrent réellement les protecteurs des habitants des contrées ravagées, et qu'après la cessation des ravages, la puissance des seigneurs fut assez forte pour ne pas être abattue par celle du roi. Que le mouvement qui amenait le régime féodal ait commencé avant les invasions normandes et hongroises, c'est ce qui est hors de doute; que la cause première de l'établissement de ce régime ne soit pas l'invasion des Hongrois, c'est encore un fait évident.

En effet, « il y a dans l'échelle de la civilisation des » degrés, des époques où la société est incapable de s'é- » lever à l'unité nationale, où elle ne possède ni les lu-

» mières, ni les intérêts, ni les principes d'action qui » font, d'une multitude éparse sur un vaste territoire, » un seul peuple uni sous les mêmes lois, vivant de la » même vie et animé de la même impulsion. Quand l'exi- » stence des hommes ne s'étend guère hors de l'étroit » espace où ils naissent et meurent, quand l'absence du » commerce, de l'industrie, du mouvement d'esprit, la » nullité ou la rareté des communications matérielles et » intellectuelles resserrent leur pensée dans un horizon à » peu près aussi borné que celui qu'embrasse leur vue, » comment une grande société pourrait-elle subsister? » Quelles idées, quelles relations, quels intérêts en se- » raient le lien et l'aliment? La seule société qui soit » possible alors est une société étroite, locale, comme » l'esprit et la vie de ses membres [1]. » Tel est en effet ce qui se passe, et telles sont les vraies causes de l'établissement du régime féodal. Il fallait qu'un grand nombre de petites sociétés locales se formassent d'abord. Puis, pendant ce travail, la royauté grandissait en silence, acquérait assez de force pour plus tard absorber ces sociétés partielles et constituer ainsi la nationalité française.

Mais ce qui nous a engagé à dire ici quelques mots sur la féodalité, c'est que les invasions des Hongrois ont nécessité la formation de ces sociétés locales, ont occasionné l'établissement d'un grand nombre de châteaux où l'on se retirait pendant l'invasion, et où plus tard le seigneur, de protecteur se fit oppresseur, ont donné naissance à des mesures de salut public qui ont engagé les hommes à se réunir pour leur défense commune. Enfin, nous croyons pouvoir terminer cet aperçu en disant que les invasions

[1] *Guizot*, des Causes de la chute des deux premières races.

hongroises ont contribué puissamment en France, en Italie et en Allemagne, plus que partout ailleurs, à cause du voisinage de la Hongrie, ont contribué, disons-nous, à l'établissement de la féodalité, c'est-à-dire de la première société régulière qu'ait eue l'Europe depuis le cinquième siècle.

§ III. — Existe-t-il en France des populations dont l'origine pourrait se rapporter aux Hongrois?

Il existe sur la frontière du département de la Moselle plusieurs villages habités par une race particulière, complétement différente de celle qui habite la Lorraine. Le teint basané, le langage incompréhensible pour les gens du pays, indiquent évidemment l'origine étrangère de cette tribu. Les individus qui la composent sont désignés dans le pays sous le nom de *Hüngar*, *Hongres* et *Honcks*. Cependant on les appelle encore *Hnidns* et *Zigenners*.

Je n'oserais pas affirmer que cette tribu est une bande qui se serait détachée de quelque horde hongroise, malgré le nom populaire qu'on lui donne; car de tous les mots que j'ai pu recueillir, nul n'est hongrois et n'a la moindre analogie avec les mots de cette langue. Ainsi, les Honcks appellent :

Le pain	*marc.*	Une fille	*ischay.*
L'eau	*gand.*	L'eau-de-vie	*hatcherdy.*
Le vin	*mol.*	La bierre	*lavina.*
La viande	*mass.*	Un homme	*roum.*
Un village	*gaw.*	Une femme	*roumni.*
Une maison	*ker.*	Un couteau	*schoury.*

Un enfant	*tschowo.*	Une ville	*foro.*
Un garçon	*rackljo.*		

Cependant, ces individus, vivant dans un état sauvage, ont pu altérer la langue primitive au point d'en faire, comme les Bohémiens, une espèce d'argot qui ne ressemblerait pas à la langue hongroise, sans que pour cela on soit en droit de nier leur origine madgyare. Mais, je le répète, n'ayant pas vu cette population, je n'oserais affirmer si elle est bohémienne ou hongroise. J'ai dû en parler, à cause du nom de Hungar que lui donne le peuple lorrain, et je dois aussi ajouter que plusieurs auteurs la regardent comme étant composée de Bohémiens.

Je joindrai à cette note une lettre qu'une personne bienveillante m'a écrite au sujet de cette population, elle renferme quelques détails curieux et qui pourront peut-être servir à déterminer l'origine réelle de cette tribu.

« La race d'hommes connus dans le département de la Moselle sous le nom de *Hnidns* ou quelquefois de *Zigenners* est répandue dans les villages de Berenthal, Philipsbourg et Verrerie-Sophie (canton de Bitche). Elle compte une quarantaine d'individus. Avant 1803, ils vivaient dans les bois, sous la domination de l'un d'eux qui était leur chef, et qui avait sur ses subordonnés le droit de vie et de mort. Plusieurs d'entre eux ayant commis des crimes, leurs compagnons n'attendirent pas les recherches de la justice, ils les fusillèrent eux-mêmes. En 1803, les agents forestiers les forcèrent à rentrer dans les villages. Ces hommes vivent du produit de leur chasse, de leurs vols et de quelques aumônes. Quelques-uns jouent de certains instruments dans les fêtes de villages ; d'autres se sont faits colporteurs et vendent de la menue verroterie et de la faïence fabriquée dans les environs.

» Ils ont une danse extrêmement bizarre et tout à fait caractérisée.

» La peau des Hnidns est basanée ; dès leur plus tendre enfance, ils s'enduisent le corps de lard et s'exposent nus à l'ardeur du soleil.

» Les Hnidns sont agiles et robustes, les hommes sont trapus, ils ont les yeux et les cheveux très-noirs et quelquefois les traits distingués.

» Les jeunes filles de dix-huit ou vingt ans offrent, sous leurs haillons, une perfection de formes qu'il est rare de rencontrer chez des gens adonnés à un travail pénible. Elles sont très-belles, leur nez est légèrement aquilin, leurs yeux sont noirs, leurs sourcils bien arqués, leurs cheveux noirs sont d'une longueur démesurée. Une teinte de mélancolie est répandue sur la physionomie de toutes les femmes sans exception, ce qui leur donne un caractère de tête analogue à celui des femmes de Léopold Robert dans son tableau des Pêcheurs et de la Madone de l'arc. »

TABLE.

maM

